



MICHELLE
PERROT

Les femmes
ou les silences
de l'histoire

NOUVELLE ÉDITION

Champs histoire

MICHELLE PERROT

Les femmes ou les silences
de l'histoire

Les femmes font aujourd'hui du bruit? C'est en regard du silence dans lequel les a tenues la société pendant des siècles. Silence des exploits guerriers ou techniques, silence des livres et des images, silence surtout du récit historique qu'interroge justement l'historienne. Car derrière les murs des couvents ou des maisons bourgeoises, dans l'intimité de leurs journaux ou dans leurs confidences distraites, dans les murmures de l'atelier ou du marché, dans les interstices d'un espace public peu à peu investi, les femmes ont agi, vécu, souffert et travaillé à changer leurs destinées.

Qui mieux que Michelle Perrot pouvait nous le montrer? Historienne des grèves ouvrières, du monde du travail et des prisons, Michelle Perrot s'est attachée très tôt à l'histoire des femmes. Elle les a suivies au long du XIX^e et du XX^e siècles, traquant les silences de l'histoire et les moments où ils se dissipaient. Ce sont quelques-unes de ces étapes que nous restitue ce livre.

Professeure émérite des universités, **Michelle Perrot** a dirigé, avec Georges Duby, l'*Histoire des femmes en Occident de l'Antiquité à nos jours* (1991-1992). Parmi ses ouvrages récents, on peut citer: *Mon histoire des femmes* (2006), *Histoire de chambres* (prix Femina essai, 2009) et *Le Chemin des femmes* (2019).

Nouvelle préface inédite.

En couverture: Femmes en tenue d'ouvriers, 1900.
Photo © Lux-in-Fine / Bridgeman Images.

Flammarion

LES FEMMES
OU LES SILENCES
DE L'HISTOIRE

DU MÊME AUTEUR

- Des femmes rebelles : Olympe de Gouges, Flora Tristan, George Sand*, Éditions Elyzad, 2014.
- Le Chemin des femmes*, « Bouquins », Robert Laffont, 2019.
- George Sand à Nohant. Une maison d'artiste*, Seuil, 2018.
- Histoire de chambres*, Seuil, 2009 ; « Points histoire », Points, 2018.
- Histoire des femmes en Occident*, dirigé par Georges Duby et Michelle Perrot, 5 vols., Plon, 1991 ; « Tempus », Perrin, 2002.
- Mélancolie ouvrière*, Grasset, 2012 ; « Points histoire », Points, 2014.
- Mon histoire de femmes*, Seuil, 2006 ; « Points histoire », Points, 2008.
- Les Ombres de l'histoire : crime et châtements au XIX^e siècle*, Flammarion, 1998 ; « Champs », Flammarion, 2003.
- La plus belle histoire des femmes*, par S. Agacinski, N. Bacharan, F. Héritier et M. Perrot, « Points documents », Points, 2014.
- La Vie de famille au XIX^e siècle*, « Points histoire », Points, 2015.

Michelle Perrot

LES FEMMES
OU LES SILENCES
DE L'HISTOIRE

Champs histoire

Ouvrage publié sous la direction
de Perrine Simon-Nahum.

© Flammarion, 1998.
© Flammarion, 2020, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0814-5199-5

Premiers pas

En 1991, la parution des 5 volumes de l'*Histoire des femmes en Occident*¹ a brisé le silence qui régnait, du moins dans l'université, sur l'histoire des femmes. Dans la foulée, Perrine Simon-Nahum m'a demandé de réunir mes principaux articles sur le sujet pour constituer la matière de ce livre. Paru en 1998, celui-ci a donc vingt-deux ans : presque une génération. Racontant l'émergence et les premiers développements de cette histoire en France, il évoque sa conjoncture, ses objets, les débats qui étaient alors les nôtres. Depuis, les choses ont changé et à chaque chapitre, il faudrait ajouter un codicille². L'histoire des femmes s'est affirmée comme un champ vigoureux, foisonnant même et relativement reconnu y compris à l'université, longtemps frileuse à son endroit. Depuis 1995, la revue *Clio*, fondée par Françoise Thébaud (dont

1. *Histoire des femmes en Occident*, dirigée par Georges Duby et Michelle Perrot, 5 vol., Plon, 1991.

2. J'ai pour ma part poursuivi mon chemin dans divers domaines : le travail et les ouvrières (*Mélancolie ouvrière*, Grasset, 2012), l'intimité (*Histoire de chambres*, Seuil, 2009), George Sand (*George Sand à Nohant. Une maison d'artiste*, Seuil, 2018). On trouvera quelques éléments de ces recherches dans *Le Chemin des femmes*, Robert Lafont, « Bouquins », 2019.

50 numéros sont parus), permet de suivre l'actualité de la production et l'évolution des problématiques. Les deux derniers numéros témoignent de l'élargissement des horizons par rapport aux années 1990 : l'un porte sur « l'espace ottoman », l'autre, sur le « travail de care »¹.

La recherche et la collecte des sources, longtemps concentrées à la bibliothèque Marguerite-Durand², se sont étoffées³. À l'initiative de Christine Bard, un centre d'Archives du féminisme s'est ouvert à Angers ; il comporte d'ores et déjà des fonds importants provenant des dépôts individuels – Cécile Brunshvicg, Benoîte Groult, Colette Cosnier, Yvette Roudy, Pierre Simon, etc. – ou associatifs – Conseil national des femmes françaises, Planning familial. Grâce à Philippe Lejeune, la quête des archives privées s'est systématisée dans le cadre de l'APA (Association pour l'autobiographie) ; la petite ville qui a vu naître cette dernière, Ambérieu-en-Bugey (Ain), est devenue la « capitale de l'autobiographie », riche de plusieurs milliers de documents, dont beaucoup proviennent des femmes, fort actives dans l'association. Les familles, jadis si oubliées de leur part féminine, y sont plus attentives. Les femmes elles-mêmes, plus soucieuses de leurs traces, y contribuent par leurs versements ou leurs récits. Certaines, désireuses de témoigner des difficultés de leurs vies, communes à tant de femmes, écrivent leur autobiographie, s'inspirant du lumineux modèle d'Annie Ernaux⁴. Depuis vingt ans, une riche

1. « Genre et espace (post-)ottoman », *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 48, 2018 ; « Travail de Care », *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 49, 2019.

2. La seule bibliothèque féministe qui existe en France demeure un haut lieu de la recherche. À la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, le fonds Bouglé est en cours de classement.

3. Françoise Blum (dir.), *Genre de l'archive. Constitution et transmission des mémoires militantes*, Paris, Codhos, 2017.

4. À titre d'exemple : Francine Gautier, *L'Échappée*, 2018 ; ou comment s'en sortir par l'école et les études, quand on vient d'un milieu défavorisé et passablement phallocrate.

littérature personnelle, directe ou romanesque, s'est affirmée, et les femmes y sont très présentes. Lecture et écriture dessinent un chemin d'émancipation.

Toutes les périodes, toutes les facettes de l'histoire des femmes, privée et publique, ont été abordées : éducation, maternité¹, vie quotidienne, attitudes devant la vie, travail, voyage, religion, politique et création. Les arts de toute nature², la littérature surtout, ont été scrutés, non seulement sous l'angle foisonnant des autrices, mais aussi sous celui de leur construction sexuée³. On s'est posé la question du consentement et de la résistance. Les formes d'action des femmes, de l'obstruction à la révolte, ont été inventoriées, notamment les féminismes dans leur pluralité⁴. Tous les lieux ont été visités : maisons et jardins, couvents et bordels, champs et ateliers, usines et bureaux, théâtres et écrans. On a interrogé le droit et les représentations, ausculté le corps de la Reine⁵ à l'égal de celui du Roi, décrypté les usages du pantalon ou de la robe⁶. On s'est posé la question des guerres dans les

1. Autour d'Yvonne Knibiehler et de son équipe. Voir aussi les travaux de Jean-Yves Le Naour et Catherine Valenti, *Histoire de l'avortement, XIX^e-XX^e siècle*, Seuil, 2003 et de Bibia Pavard, *Si je veux, quand je veux. Contraception et avortement dans la société française (1956- 1979)*, Presses universitaires de Rennes, 2012 ; préface de Jean-François Sirinelli.

2. Comment ne pas saluer l'ouverture, le 1^{er} octobre 2019, à la Fondation Louis Vuitton, d'une exposition sur « Le monde nouveau de Charlotte Perriand (1903-1999) », hommage à une créatrice trop méconnue de notre modernité ?

3. Particulièrement remarquable à cet égard, l'ouvrage dirigé par Martine Reid, *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, Paris, « Folio », Gallimard, 2 volumes, 2020.

4. Cf. Eliane Gubin, Catherine Jacques, Florence Rochefort, Brigitte Studer, Françoise Thébaud, Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Le Siècle des féminismes*, L'Atelier, 2004.

5. Stanis Perez, *Le Corps de la Reine*, Perrin, 2019.

6. Christine Bard, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, 2010 ; Georges Vigarello, *La Robe. Une histoire culturelle*, Seuil, 2017.

rapports de sexe¹, et celle de la démocratie dans l'exclusion/inclusion des femmes.

Dans cette abondante production, je distingue trois traits frappants : d'abord, l'importance des biographies, que l'histoire des femmes a certainement contribué à revaloriser, ensuite la place accordée au corps et à la sexualité, dans une historiographie largement renouvelée². Il a fallu du temps pour que la « volonté de savoir » de Michel Foucault (qui avait prévu un livre sur « la femme hystérique » !) atteigne les femmes, pour que celles-ci découvrent leur corps – « Notre corps, nous-mêmes », disaient les militantes du MLF dès 1971 – et que cette découverte influe sur la recherche et l'écriture. C'est maintenant chose faite, autour des travaux de Thomas Laqueur, de Camille Froidevaux-Metterie³, de Sylvie Chaperon ou de Delphine Gardey, dont le récent *Politique du clitoris*⁴ montre le chemin parcouru. On ose désormais les mots pour le dire et surtout pour déconstruire les silences eux-mêmes, plus éloquents que les paroles. Troisième trait enfin : l'importance accordée aux violences faites aux femmes, en relation avec une actualité de plus en plus brûlante. Les travaux menés à l'université de Poitiers, autour de Frédéric Chauvaud et Lydia Bodiou, sont particulièrement remarquables⁵.

1. Sur la première, voir Françoise Thébaud, *Les Femmes au temps de la guerre de 14* (1986), Payot, 2017 ; Clémentine Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Belles Lettres, 2014. Sur la seconde, voir les travaux de Fabrice Virgili, *La France virile. Des femmes tondues à la Libération*, Payot, 2000.

2. Alain Corbin, Georges Vigarello, Jean-Jacques Courtine, *Histoire du corps*, 3 volumes, Seuil, 2005-2006.

3. Camille Froidevaux-Metterie, *Le Corps des femmes. La bataille de l'intime*, Philosophie Magazine éditions, 2018.

4. Delphine Gardey, *Politique du clitoris*, Textuel, 2019.

5. Lydie Bodiou, Frédéric Chauvaud et al. (dir.), *Le Corps en lambeaux. Violences sexuelles et sexuées faites aux femmes*, Rennes, Presses universitaires, 2016 ; Lydie Bodiou, Frédéric Chauvaud et al. (dir.), *On tue une femme. Le féminicide, histoire et actualités*, Paris, Hermann, 2019.

L'intensité de la recherche s'est accompagnée d'un souci de synthèse et de vulgarisation, comme l'atteste la publication de dictionnaires (des créatrices, du féminisme, des femmes mémorables, des pionnières¹...) et de manuels à l'usage du second degré². Dans les années 2000-2010, un réel effort avait été fait pour inclure l'histoire des femmes dans les programmes. Les controverses autour du genre, considéré comme une dangereuse tentative de déconstruction conduisant à l'indifférenciation, ont conduit à son recul. Le progrès de l'égalité entre les sexes passe pourtant par la connaissance de leurs relations dans le temps : on ne saurait ignorer la dimension sexuée de l'histoire.

En plus de vingt ans, les problématiques ont changé, en fonction du mouvement propre de la connaissance et de la conjoncture. Grâce aux travaux de Françoise Héritier et notamment à son ouvrage pionnier, *Masculin/Féminin*³, on a mieux compris la hiérarchie des sexes, cette « valence différentielle », universelle, intemporelle, dont l'origine se perd dans la nuit des temps – structure de si longue durée qu'elle semblait quasi inamovible, et qui fut pourtant ébranlée par la révolution que constitue la conquête de la contraception et de l'IVG : l'« habeas corpus » des femmes. Entérinant cette irruption de l'évènement, Françoise Héritier publiait

1. Citons : *Le Dictionnaire universel des créatrices*, Béatrice Didier, Antoinette Fouque et Mireille Calle-Gruber (dir.), Des femmes Éditions, Paris, 3 volumes, 2013 ; Christine Bard et Sylvie Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féminismes, France XVIII^e-XXI^e siècle*, PUF, 2017 ; Josyane Savigneau (dir.), *Dictionnaire des femmes mémorables*, Robert Laffont, 2020. Marie-Hélène About élabore un inventaire des pionnières.

2. Geneviève Dermenjan, Irène Jami, Annie Rouquier, Françoise Thébaud (dir.), *La Place des femmes dans l'Histoire. Une histoire mixte*, Belin, 2010.

3. Françoise Héritier, *Masculin/Féminin. I/ La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996 ; II / *Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2002.

en 2002 un second volume, *Dissoudre la hiérarchie*, magnifique rencontre de l'anthropologie et de l'histoire, de l'invariant et du changement.

Dans les années 2000, la parité, si débattue, a ramené au premier plan la question de la place des femmes dans l'espace public¹, au double sens spatial et citoyen. L'entrée des femmes au Parlement et dans les différentes instances du pouvoir, jusqu'à l'audace inouïe de briguer la présidence de la République, marquée par des crispations misogynes intenses, se normalise progressivement. Du coup, on s'interroge : pourquoi si peu de femmes dans les postes à responsabilité ? si peu dans l'espace urbain (à Paris, à ce jour, seuls 12 % de noms de rues sont féminins), et presque pas au Panthéon ? L'entrée dans ce monument de deux résistantes (Geneviève Anthonioz-de Gaulle, Germaine Tillion) en 2013, puis en 2018 celle de Simone Veil, qui avait porté la loi sur l'IVG, ont une portée symbolique considérable.

Cette révolution explique-t-elle la recrudescence des violences faites aux femmes, dont les statistiques, les répétitions quasi quotidiennes, d'une telle ampleur qu'on parle de féminicide, nous sidèrent aujourd'hui ? S'agit-il d'un effet boomerang ? Peut-être. Jadis Pierre Rivière, le meurtrier du bocage normand dont Michel Foucault a exhumé la confession², avait tué « sa mère, sa sœur, son frère », parce que la Révolution française ayant institué l'égalité dans l'héritage et aboli du même coup les coutumes (en l'occurrence la coutume normande, la plus inégalitaire de toutes), il se sentait dépossédé, comme son père qu'il voulait défendre. « Les femmes ont le pouvoir aujourd'hui », disait-il pour expliquer son geste. C'est à peu près

1. Question largement abordée déjà dans le cadre du Cevipof de Sciences Po par Janine Mossuz-Lavau et Mariette Sineau.

2. Michel Foucault (dir.), *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* (1835), Paris, Gallimard/Julliard, collection Archives, 1973. René Allio en a fait un film.

ce que disait en 1986, à Montréal, Marc Lépine, meurtrier de quatorze femmes : « Je hais les féministes. » Une hypothèse pessimiste ferait de cette violence la vengeance virile d'hommes désarçonnés. Un épisode sanglant d'une guerre des sexes à l'œuvre dans bien d'autres épisodes contemporains. Dans la victoire de Donald Trump aux États-Unis, qui comporte bien des ingrédients (xénophobie, nationalisme, individualisme exacerbé, etc.), il y a une composante sexiste affichée, au point qu'on a pu parler de « revanche de l'homme blanc ¹ »...

Peut-être s'agit-il plus positivement de la prise de conscience d'une violence fondatrice, naguère considérée comme normale, appendice du patriarcat, prolongement d'une domination masculine, acceptée par tous (mais accepter n'est pas consentir), y compris par nombre de femmes qui hésitent aujourd'hui encore à en faire état, redoutant le redoublement de la violence et l'opprobre qui s'attache aux victimes, toujours considérées comme coupables de leur sort. Porter plainte suppose du courage et un soutien qui ouvre la possibilité d'une alternative. Peut-être vivons-nous une de ces « ruptures d'évidence », pour emprunter les termes de Michel Foucault, qui rendent soudain insupportables des situations longtemps tolérées parce que crues inévitables. Cette hypothèse optimiste inspire les recherches de plus en plus nombreuses sur les violences faites aux femmes – au foyer, dans la rue, au travail, dans les guerres. En premier lieu, le viol ² et l'inceste. Le viol de guerre est une arme aux mains de tous

1. Marie-Cécile Naves, *Trump. La Revanche de l'homme blanc*, Textuel, 2018.

2. L'ouvrage pionnier de Georges Vigarello, *Histoire du viol, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1998 ; l'excellente mise au point de Constance Vagne, *Culture du viol*, Les Petits Matins, 2018, qui souligne l'importance du pouvoir dans le viol. « Les violences sexuelles sont l'expression de hiérarchies existantes, mais elles constituent également un outil pour les maintenir. »

les vainqueurs d'hier et d'aujourd'hui, de la Grèce antique aux guerres bosniaques. Mais aussi le harcèlement sexuel, dont l'affaire « MeToo » a montré l'ampleur professionnelle et sociale, qui se trouve enfin dénoncé pour ce qu'il est : le geste inacceptable d'hommes qui croyaient que le corps des femmes était leur propriété naturelle, leur apanage incontesté. En prenant leur sort en mains, les femmes sortent du statut de victimes qui risque de les enfermer dans une image dévalorisante.

Les problèmes d'aujourd'hui suscitent et nourrissent une histoire nécessairement sensible à l'air du temps, mais qui entend transformer l'émotion en intelligibilité. Une histoire non pas dénonciatrice, mais compréhensive, respectueuse des sources, soucieuse des contextes et des chronologies, acharnée à dissiper les silences qui, comme le ressac de la mer, la tombée de la nuit, se referment, retombent, et refoulent les bruits et les paroles qui tentaient de dire autre chose. Quelque chose.

Faire l'histoire des femmes, c'est lutter contre le grand silence nocturne qui toujours menace de les engloutir. C'est aussi tenter d'introduire plus d'intelligibilité dans les rapports de sexe qui tissent l'évolution des sociétés. Leur analyse s'est singulièrement complexifiée depuis vingt ans, sous l'influence à la fois de Michel Foucault et de la réflexion américaine autour du genre (Joan Scott) et du *queer* (Judith Butler). Une véritable pensée féministe s'est affirmée, et c'est peut-être le fait le plus marquant des dernières années. Le genre, « instrument utile de l'analyse historique », a permis de déconstruire des données dites naturelles, comme l'avait entrevu dès 1949 Simone de Beauvoir, de sortir de la norme hétérosexuelle pour aborder l'histoire des homosexualités, voire le transgenre. Le corps dans tous ses états a été décrypté. L'histoire s'est faite sensible, charnelle, littéraire, mais aussi quête de vérité. Un exemple parmi d'autres : sources judiciaires et journalistiques à l'appui, Anne-Emmanuel

Demartini revisite l'affaire Violette Nozière¹ et montre qu'à l'origine du meurtre du père il y eut vraisemblablement l'inceste – thèse inconcevable, insoutenable dans les années 1930 où il paraissait évident que Violette, fille d'un père cheminot méritant, donc insoupçonnable, était une affabulatrice. Outil heuristique efficace, le genre permet ainsi de lire autrement ce célèbre et scandaleux fait divers : l'histoire d'une femme aux prises avec les réalités, les préjugés de son temps.

En écho à l'histoire des femmes s'est développée une histoire des hommes, qui s'interroge sur le devenir sexué de nos sociétés. Deux exemples : le numéro 200 de la revue *Le Débat*² s'intitule « Le masculin en révolution » ; Marcel Gauchet y signe un article intitulé « La fin de la domination masculine ». Ivan Jablonka a également publié un livre programmatique : *Des hommes justes : du patriarcat aux nouvelles masculinités* (Seuil, 2019). De telles publications étaient impensables il y a vingt ans.

Dans ce grand bouleversement des idées et des mœurs, dans ce foisonnement d'une recherche renouvelée, le présent livre paraîtra sans doute balbutiant, franco-français, timide. Il l'est assurément, notamment sous l'angle de la mondialisation. Celle-ci rend plus visibles encore l'inégalité des conditions sexuelles, les violences qui touchent les femmes, dans la famille, dans les religions, les guerres, les migrations dont elles sont les principales victimes, avec leurs enfants qu'elles tentent vainement de protéger. Car ce qui frappe aussi, c'est leur courage, leur résilience, leur volonté de résister, voire de changer les choses. Recueillir leurs récits, écrire cette histoire actuelle est sans

1. Anne-Emmanuelle Demartini, *Violette Nozière, la fleur du mal. Une histoire des années trente*, Champ Vallon, 2017.

2. « Le masculin en révolution », *Le Débat*, n° 200, mai-août 2018.

doute aujourd'hui la tâche la plus urgente. Écrire l'histoire mondiale des femmes dessine un nouvel horizon pour les générations futures.

Mais il fallait bien commencer. Ce livre est le témoin modeste des débuts. Il a le tremblement des premiers pas.

INTRODUCTION

Silencieuses, les femmes ? « Mais on n'entend qu'elles », diront certains de nos contemporains, qui éprouvent jusqu'à l'angoisse l'impression de leur irrésistible ascension et de leur parole envahissante. « Elles, elles, elles, elles, toujours elles, voraces, pépianthes ¹... », mais plus seulement dans les salons de thé, débordant désormais du privé au public, de l'enseignement au prétoire, des couvents aux médias et même, ô Cicéron, Saint-Just et Jaurès, au Parlement.

Certes, l'irruption d'une présence et d'une parole féminines en des lieux qui leur étaient jusque-là interdits, ou peu familiers, est une innovation du dernier demi-siècle qui change l'horizon sonore. Il subsiste pourtant bien des zones muettes et, en ce qui concerne le passé, un océan de silence, lié au partage inégal des traces, de la mémoire et, plus encore, de l'Histoire, ce récit qui, si longtemps, a « oublié » les femmes, comme si, vouées à l'obscurité de la reproduction, inénarrable, elles étaient hors du temps, du moins hors événement.

Au commencement était le Verbe, mais le Verbe était Dieu, et Homme. Le silence est l'ordinaire des femmes. Il convient à leur position seconde et subordonnée. Il sied à leur visage lisse, souriant à peine, non déformé par

l'impertinence du rire bruyant et viril. Bouche fermée, lèvres closes, paupières baissées, les femmes ne peuvent que pleurer, laisser les larmes couler comme l'eau d'une inépuisable douleur dont, selon Michelet, elles « ont le sacerdoce ».

Le silence est un commandement réitéré à travers les siècles par les religions, les systèmes politiques et les manuels de savoir-vivre. Silence des femmes à l'église ou au temple, plus encore à la synagogue, ou à la mosquée où elles ne peuvent pas même pénétrer à l'heure de la prière. Silence dans les assemblées politiques peuplées d'hommes qui font assaut d'une mâle éloquence. Silence dans l'espace public où leur intervention collective est assimilée à l'hystérie du cri et une attitude trop bruyante à la « mauvaise vie ». Silence, même, dans le privé qu'il s'agisse du salon du XIX^e siècle où s'est tue la conversation plus égalitaire de l'élite des Lumières, refoulée par les obligations mondaines qui ordonnent aux femmes d'éviter les sujets brûlants – la politique au premier chef – susceptibles de troubler la convivialité, et de se limiter aux convenances de la politesse. « Sois belle et tais-toi », conseille-t-on aux jeunes filles à marier, pour leur éviter de dire des sottises ou de commettre des impairs.

Certes, les femmes n'ont guère respecté ces injonctions. Leurs chuchotements et leurs murmures courent dans la maison, s'insinuent dans les villages, faiseurs des bonnes et mauvaises réputations, circulent dans la ville, mêlés aux bruits du marché ou de la boutique, enflés parfois dans ces troubles et insidieuses rumeurs qui flottent aux marges de l'opinion. On redoute leurs caquets et leurs bavardages, forme pourtant dévaluée de la parole. Les dominés peuvent toujours se dérober, tourner les interdits, remplir les vides du pouvoir, les blancs de l'Histoire. Les femmes, on l'imagine, on le sait, n'y

ont pas manqué. Souvent, aussi, elles ont fait de leur silence une arme.

Pourtant, leur posture normale est l'écoute, l'attente, le repli des mots au fond d'elles-mêmes. Accepter, se conformer, obéir, se soumettre et se taire. Car ce silence, imposé par l'ordre symbolique, n'est pas seulement celui de la parole, mais aussi celui de l'expression, gestuelle ou scripturaire. Le corps des femmes, leur tête, leur visage parfois doivent être couverts, et même voilés. « Les femmes sont faites pour cacher leur vie » dans l'ombre du gynécée, du couvent ou de la maison. Et l'accès au livre et à l'écriture, mode de communication distanciée et serpentine, susceptible de déjouer les clôtures et de pénétrer dans l'intimité la mieux gardée, de troubler un imaginaire toujours prêt aux tentations du rêve, leur fut longtemps refusé, ou parcimonieusement accordé, comme une porte entr'ouverte vers l'infini du désir.

Car le silence était à la fois discipline du monde, des familles et des corps, règle politique, sociale, familiale – les murs de la maison étouffent les cris des femmes et des enfants battus – personnelle. Une femme convenable ne se plaint pas, ne se confie pas, excepté chez les catholiques à son confesseur, ne se livre pas. La pudeur est sa vertu, le silence, son honneur, au point de devenir une seconde nature, l'impossibilité de parler d'elle finissant par abolir son être même, ou du moins ce qu'on en peut savoir. Telles ces vieilles femmes murées dans un mutisme d'outre-tombe, dont on ne discerne plus s'il est volonté de se taire, incapacité à communiquer ou absence d'une pensée dissoute à force de ne pouvoir s'exprimer.

Ce silence profond, les femmes n'y sont pas seules. Il enveloppe le continent perdu des vies englouties dans l'oubli où s'abolit la masse de l'humanité. Mais il pèse plus lourdement encore sur elles, en raison de l'inégalité

des sexes, cette « valence différentielle » (Françoise Héritier) qui structure le passé des sociétés. Il est la donnée première où s'enracine la seconde : la déficience des traces relatives aux femmes et qui rend si difficile, quoique très différemment selon les époques, leur appréhension dans le temps. Parce qu'elles apparaissent moins dans l'espace public, objet majeur de l'observation et du récit, on parle peu d'elles, et ce d'autant moins que le récitant est un homme qui s'accommode d'une coutumière absence, use d'un masculin universel, de stéréotypes globalisants ou de l'unicité supposée d'un genre : LA FEMME. Le manque d'informations concrètes et circonstanciées contraste avec l'abondance des discours et la prolifération des images. Les femmes sont imaginées beaucoup plus que décrites ou racontées, et faire leur histoire, c'est d'abord, inévitablement, se heurter à ce bloc de représentations qui les recouvrent et qu'il faut nécessairement analyser, sans savoir comment elles-mêmes les voyaient et les vivaient, comme l'ont fait surtout, en l'occurrence, les historiens de l'Antiquité tel François Lissarague, déployant la bande dessinée des vases grecs, ou du Moyen Âge. On verra les perplexités d'un Georges Duby, scrutant les images médiévales, ou d'un Paul Veyne, disséquant les fresques de la Villa des Mystères. L'un et l'autre concluent au caractère mâle des œuvres et du regard et s'interrogent sur le degré d'adhésion des femmes à cette figuration d'elles-mêmes.

Autre exemple d'opacité, plus contemporaine : celle des statistiques. Elles sont le plus souvent asexuées. Le recensement des feux, sous l'Ancien Régime, ou celui des ménages, au XIX^e siècle, reposent sur le chef de famille. Les statistiques agricoles dénombrent les « chefs d'exploitation », sans préciser le sexe, supposé obligatoirement masculin, comme celui des « journaliers », où il y avait tant de servantes. Les femmes d'agriculteurs ou d'artisans, dont le rôle économique était considérable, ne sont

pas recensées, leur travail, assimilé à des tâches domestiques et auxiliaires, étant ainsi rendu invisible. En somme, les femmes ne « comptent » pas. Et il y a là plus que de l'inadvertance. Aujourd'hui encore, dans les ministères, il faut insister pour que les statistiques soient sexuées.

Enfin, certaines sources sont, par définition, inexistantes pour les femmes : les rôles de la conscription et des conseils de révision, si précieux pour la connaissance du signalement physique des jeunes au XIX^e siècle, ou encore les listes électorales, puisque les femmes ne votent que tardivement (en France en 1944). C'est pourquoi Alain Corbin, désireux de faire l'histoire d'un inconnu, a d'emblée écarté les femmes en raison de cette carence des traces. Déjà bien minces pour Louis-François Pinagot, le sabotier de la forêt de Bellême dont il est parvenu à reconstituer le « monde », elles auraient fait complètement défaut pour sa femme, Anne Pôté, dont on ignore tout. Les femmes existent pourtant dans ces villages du Perche dont il a retrouvé jusqu'à la mémoire sonore ; mais en groupes – fileuses, braconneuses, émeutières des troubles frumentaires ou religieux – et non en tant que personnes, comme si elles n'en étaient pas, ce qui pose le problème de leur reconnaissance individuelle. Il faut toute l'indiscipline, notamment sexuelle, de la cousine Angélique pour attirer l'attention des garants de l'ordre². Ainsi la manière dont les sources sont constituées intègre l'inégalité sexuelle et la marginalisation ou dévalorisation des activités féminines.

Ce défaut d'enregistrement primaire est aggravé par un déficit de conservation des traces. Peu de choses dans les archives publiques, vouées aux actes de l'administration et du pouvoir, où les femmes n'apparaissent que lorsqu'elles troublent l'ordre, ce que justement elles font moins que les hommes, non en vertu d'une introuvable nature, mais en raison de leur plus faible présence, de

leur hésitation aussi à porter plainte quand elles sont victimes. Si bien que les archives de police et de justice, infiniment précieuses pour la connaissance du peuple, hommes et femmes³, demandent à être analysées jusque dans la forme sexuée de leur approvisionnement.

Les archives privées conservées dans les grands dépôts publics sont presque exclusivement celles des « grands hommes », politiques, entrepreneurs, écrivains, créateurs. Les archives familiales, jusqu'à une date récente, n'avaient pas attiré une attention particulière. Au cours des déménagements, des destructions massives ont été opérées par des héritiers longtemps indifférents, voire par les femmes elles-mêmes, peu soucieuses de laisser des traces de leurs éventuels secrets. Par pudeur, mais aussi par autodévalorisation, elles intériorisaient en quelque sorte le silence qui les enveloppe. Ce que Marguerite Duras a évoqué dans *La Maladie de la mort*, et Nathalie Sarraute, si attentive aux murmures des femmes, dans toute son œuvre.

Toutefois, la prise en compte croissante de la vie privée, familiale ou personnelle, a modifié le regard négligent qu'on portait sur les correspondances ou les journaux intimes. L'action de Philippe Lejeune et l'accueil qu'il rencontre sont à cet égard significatifs⁴. De cet effort, les femmes sont à la fois actrices et bénéficiaires. Les trouvailles, dépôts et publications se multiplient, œuvres des femmes sensibilisées à l'histoire de leurs aïeules et désireuses de les retrouver⁵, voire de les rendre visibles, comme un acte de justice et de poésie.

La littérature, cette épopée du cœur et de la famille, est heureusement infiniment plus riche. Elle nous parle du quotidien et des « états de femme⁶ », y compris par les femmes qui s'y sont immiscées. Car l'écoute directe des « mots des femmes⁷ » dépend de leur accès aux moyens d'expression : le geste, la parole, l'écriture. L'usage de cette dernière, essentiel, repose sur leur degré

d'alphabétisation et le type d'écriture qui leur est concédé. D'abord cantonnées à l'écriture privée et familiale, autorisées à des formes spécifiques d'écriture publique (éducation, piété, cuisine, savoir-vivre...), elles se sont progressivement emparées de tous les domaines de la communication – le journalisme par exemple⁸ – et de la création : poésie, roman surtout, histoire parfois, science et philosophie plus difficilement. Débats et combats jalonnent ces franchissements d'une frontière qui tend à se reconstituer, en se déplaçant.

Le volume et la nature des sources des femmes et sur les femmes varient par conséquent au cours du temps. Ils sont en eux-mêmes indices de leur présence et signe d'une prise de parole qui s'amplifie, et fait reculer le silence, parfois si intense, qu'on a pu se demander : « Une histoire des femmes est-elle possible ? » Ce qui implique un autre usage des sources qu'il faut traquer, lire différemment, susciter même pour les périodes récentes, comme l'a tenté l'histoire dite « orale ».

Ainsi, loin d'être le fruit du hasard, la constitution de l'Archive, comme celle, plus subtile encore de la Mémoire, est le résultat d'une sédimentation sélective produite par les rapports de forces et les systèmes de valeurs.

Il en va de même en ce qui concerne le récit historique, autre niveau de ces silences emboîtés.

C'est le regard qui fait l'Histoire. Au cœur de tout récit historique, il y a la volonté de savoir. En ce qui concerne les femmes, elle a longtemps manqué. Écrire l'histoire des femmes suppose qu'on les prenne au sérieux, qu'on accorde au rapport des sexes un poids, même relatif, dans les événements ou dans l'évolution des sociétés. Ce qui justement n'était pas le cas, et de la part des femmes elles-mêmes, voire des plus grandes. « ...toute l'histoire des femmes a été faite par les

hommes », écrit Simone de Beauvoir ; « jamais les femmes ne leur ont disputé cet empire ». Même le féminisme n'est pas, selon elle, « un mouvement autonome ». Pour l'auteur du *Deuxième Sexe* (1949), l'analyse de la condition féminine relève davantage d'une anthropologie, alors structurale et triomphante, que d'une histoire à ses yeux inexistante.

La longue historiographie du silence, en soi pleine d'intérêt, n'est pas ici mon propos. J'évoquerai simplement ses horizons proches. La constitution de l'histoire comme discipline « scientifique », au XIX^e siècle, renforce son caractère viril. Dans sa pratique, désormais aux mains des universitaires (l'agrégation d'histoire est créée en 1829). Dans son contenu, dévolu, de plus en plus, à l'histoire publique et politique où les femmes ne sont pas.

Jules Michelet fait exception, lui si attentif au rôle des femmes dans le passé et le présent. « Les femmes, quelle puissance ! », disait-il. Et il leur consacre des pages éclatantes dans ses livres, des propos substantiels dans ses cours que, auditoire passionné et muet, elles viennent écouter en foule. Mais, en assimilant les femmes à la nature, dont le pôle blanc et lumineux ne peut être que la maternité, et les hommes, à la culture raisonnable et héroïque, en dénonçant dans l'inversion des rôles la clef des dérèglements des sociétés, Michelet épouse les représentations de son temps, notamment celles d'une anthropologie balbutiante⁹. La bruyante irruption des femmes, chez Michelet, est aussi le vœu de leur silence complice. Qu'à cela ne tienne. Le positivisme fin de siècle écarte ces billevesées d'une imagination romantique. Quant aux *Annales* (1929) de Marc Bloch et Lucien Febvre, en substituant l'économique et le social au politique, elles n'opèrent pas sur ce point de rupture majeure, en dépit de brillantes ouvertures de Lucien Febvre dans cette direction¹⁰. Femmes, rapports de sexe, famille même

que, parallèlement, la sociologie individualiste d'Émile Durkheim abandonnait au holisme conservateur de Frédéric Le Play, étaient quantités négligeables.

Or, depuis vingt-cinq ans, les choses ont changé.

Pourquoi, comment le silence a-t-il été rompu ?

La naissance d'une histoire des femmes s'inscrit dans le champ plus vaste des sciences humaines, inégalement visitées par le sexe. Elle n'est pas propre à la France, mais à l'ensemble du monde occidental. Les États-Unis y ont été pionniers, utilisant parfois des éléments élaborés par la vieille Europe et par elle dédaignés. La vie intellectuelle est faite de ces allers et retours, de ces incessants bricolages.

Comment les choses, en France, se sont-elles passées ? La parution du livre de Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*¹¹ (1998), la meilleure mise au point historiographique à ce jour, désormais incontournable, me dispense de m'étendre sur cette généalogie foisonnante. Pour aller vite, je dirai que trois séries de facteurs imbriqués expliquent cet avènement : scientifiques, sociologiques, politiques.

Des facteurs scientifiques, d'abord. Ils tiennent à la crise des grands paradigmes explicatifs et au renouvellement des contacts disciplinaires dans les années 1960-1970. Le structuralisme avait, certes, vu dans « l'échange des biens, échange des femmes » une donnée élémentaire du fonctionnement de la parenté, mais sans aller plus loin du côté des rapports de sexe. Françoise Héritier, qui a succédé à Claude Lévi-Strauss au Collège de France, eut le grand mérite de reprendre la réflexion là où il l'avait laissée. Son livre, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*¹² est le point le plus abouti de ce retour à la construction de la pensée symbolique. Le marxisme avait également fait obstacle à la formulation d'une pensée féministe. Il lui a pourtant fourni ses premiers cadres et de ce point de vue, la recherche initiale de

Christine Delphy est exemplaire d'un transfert de concepts. Résolument matérialiste, elle substitue à la théorie de l'exploitation par la bourgeoisie, celle de la domination par le patriarcat, le prolétariat devenant « classe de sexe ¹³ ».

Les historiens, de leur côté, se rapprochaient de l'anthropologie et de l'ethnologie, tandis que se développait la démographie historique avide de reconstitution des familles, la grande affaire de Louis Henry dès les années 1960, qui mettait en évidence la différenciation sexuelle en matière de mariage (taux, âge), célibat, mortalité, etc. *L'Histoire de la famille*, l'importance désormais accordée aux « cultures familiales » signalent ce retour à la famille oubliée ¹⁴. La famille cependant ne parle pas automatiquement des femmes. Ainsi pour les périodes anciennes, il est malaisé de savoir quel a pu être leur rôle dans un contrôle des naissances, très précoce en France. Mais les travaux des ethnologues, comme Martine Segalen et Yvonne Verdier, les prenaient à bras-le-corps. La dernière, dans *Façons de dire, façons de faire* ¹⁵, soulignait leur place au cœur du village (Minot, en Bourgogne) et leur pouvoir culturel, un pouvoir inscrit dans le corps, ce qui provoqua des discussions avec les historiennes, défiantes vis-à-vis de tout retour subreptice à la nature. Mais cela est une autre affaire, celle des débats des années 1980.

Ces retrouvailles avec l'anthropologie, la famille, le mariage... ont, me semble-t-il, fortement marqué l'œuvre de Georges Duby qui, à partir du milieu des années 1970, accorde de plus en plus d'attention au silence des femmes, qui obsédera la dernière partie de sa carrière.

D'autre part, l'éclatement de l'Histoire – on a pu parler d'« histoire en miettes » – favorisait l'apparition de nouveaux objets : l'enfant, la folie, la sexualité, la vie privée... Pourquoi pas les femmes ?

La « nouvelle histoire », nom généralement donné à la seconde génération des *Annales*, se montrait ainsi à la fois très favorable à l'innovation, à la création de thématiques nouvelles, mais très réticente devant tout effort de théorisation, où elle flairait les relents d'un marxisme rebouilli. De ce point de vue, l'ambition – la prétention ? – du féminisme à opérer une « rupture épistémologique » suscitait scepticisme et réserve. Inclure les femmes, passe encore. Mais le genre et ses intentions de « déconstruction » ? Au vrai, dans les années 1970, la question se posait à peine, et en histoire moins qu'ailleurs.

Côté sociologie, la féminisation de l'université, d'abord au niveau du public, puis, plus tardivement, des enseignantes, a favorisé la naissance de nouvelles attentes, de questionnements différents, et par conséquent le développement d'enseignements et de recherches sur les femmes. Les passions et les intérêts se conjuguent, de la manière la plus classique, dans la constitution d'un nouveau « champ ».

La demande sociale (grande expression des années 1980) n'a pas pourtant opéré d'elle-même. Des facteurs politiques ont concouru à cette éclosion : le mouvement de libération des femmes – le MLF – surgit dans les années 1970 des silences (un de plus) de Mai 1968 sur les femmes. Certes, ce mouvement n'avait pas pour préoccupation première de faire de l'histoire, mais de conquérir le droit à la contraception, à l'avortement, et plus largement à la dignité du corps des femmes, enfin reconnues comme des individus libres de *Choisir*, selon le beau nom de l'association fondée par Gisèle Halimi. Mais il a développé dans son sillage un double besoin : un désir de mémoire, de retrouver les traces – les figures, les événements, les textes... – d'un mouvement particulièrement amnésique ; une volonté de faire la critique

du savoir constitué, par la mise en cause des divers paramètres qui le fondent : l'universel, l'idée de nature, la différence des sexes, les rapports du public et du privé, le problème de la valeur, celui de la neutralité du langage, etc. Des groupes se sont constitués, des séminaires, des enseignements, des colloques (dès 1975 à Aix sur « les femmes et les sciences humaines ») se sont organisés. Le reflux du mouvement, satisfait dans ses objectifs législatifs majeurs, a provoqué un report des énergies vers la recherche. L'arrivée de la gauche au pouvoir (1981) a créé une conjoncture propice à une relative institutionnalisation. Le colloque de Toulouse (décembre 1982) sur « femmes, féminisme et recherches » indique combien la décennie 1970-1980 avait été fructueuse¹⁶. Treize ans plus tard, en 1995, celui de Paris permet de dresser un second bilan. On en trouvera l'écho dans les articles qui suivent.

L'Histoire avait tenu une place dynamique. Son développement fut une aventure collective à laquelle des centaines, voire des milliers de personnes, ont pris part. Son récit dépasse mon propos. Je voudrais simplement dire, sans refaire mon « ego-histoire », comment j'y ai participé et comment je l'ai vécue.

J'ai connu, de manière presque caricaturale, le silence imposé aux femmes par mon éducation dans un collège religieux de jeunes filles, dont la guerre avait alourdi le poids de contrition et l'exigence de sacrifice¹⁷ ; et la délivrance par la parole souveraine d'un père qui me traitait comme le fils qu'il aurait sans doute souhaité. Dans la France de l'après-guerre, si conservatrice en matière de rôles sexuels, c'était une chance et un appui décisif. Sports, lectures et nourritures fortes, études, voyages..., tout m'était proposé et je ne dois qu'à mes timidités empêtrées de n'en avoir pas profité plus hardiment. J'adhérais pourtant pleinement au modèle qui m'était offert : celui d'une femme indépendante, qui gagne sa

vie et ne se marie, éventuellement, que plus tard, et par amour.

Ma mère, qui avait souffert de ne pouvoir poursuivre, de par les exigences domestiques d'un père veuf, une carrière artistique pour laquelle elle était douée (elle a conservé jusqu'à sa mort en 1995, à quatre-vingt-dix-huit ans, de beaux dessins, regret nostalgique de ce talent contrarié), soutenait ces perspectives, un peu réservée tout de même sur leurs risques possibles quant à une féminité dont l'élégance était à ses yeux le premier des commandements. L'enseignement, une éventuelle carrière universitaire (que du reste je n'envisageai même pas, en ignorant tout), l'effrayait comme l'irréremédiable descente aux enfers d'une sombre austérité, dont ses professeurs de Fénelon, son lycée pourtant tant aimé, lui avaient donné l'exemple, au début de ce siècle (le XX^e siècle). Elle redoutait pour moi la disgrâce d'un célibat besogneux et mal fagoté. Ce qu'il y avait de féminin dans l'univers maternel – l'attachement à une maison, un jardin, au décor de la vie, à la douceur des choses –, je le tenais pour fade. Je préférais Céline, qu'admirait mon père, à Colette, que vénérait ma mère, à laquelle j'ai, moi aussi, si souvent imposé silence. Je ne lui ai rendu justice que bien plus tard. Faire l'histoire des femmes m'a permis de comprendre la sienne, et de la rejoindre enfin.

Le monde des hommes m'attirait et celui des femmes me paraissait aussi ennuyeux que dérisoire. Simone de Beauvoir, qui d'ailleurs pensait alors à peu près la même chose, fut mon inaccessible modèle, moins peut-être par ses œuvres – j'ai mis du temps à assimiler et même à lire *Le Deuxième Sexe* qui m'avait d'abord rebutée – que par sa vie dont j'admirais l'audace sans oser l'imiter. Je participai à la misogynie habituelle aux femmes en voie d'émancipation, qui assimilent sommairement les

femmes et le féminin à l'archaïsme, et, qui plus est, « bourgeois ».

Car je détestais la « bourgeoisie », insupportable péché originel. Comme Mauriac, dont je goûtais l'œuvre au noir d'une province catholique que j'exécrais, je déplorais d'être « née dans le camp des injustes », qui, pour la plupart, avaient trahi. La classe ouvrière, flamboyante, des grèves de 1936, plus résistante que d'autres pendant la guerre, nimbée de cette fraternité gouailleuse que Gabin semblait incarner, était à la fois la figure de l'injustice et celle du salut. Bref : le social primait sur le sexuel, qui n'avait même pas cours, la virilité des camarades sur la vertu plaintive des femmes.

La Sorbonne des années 1947-1951 me combla, malgré son académisme feutré. L'enseignement d'Ernest Labrousse et son action pour y introduire l'histoire ouvrière me séduisirent comme tant d'autres de ma génération. À son incitation (et en dépit d'une tentative velléitaire de travailler sur les femmes, malgré tout), j'entrepris l'étude des grèves, qui fut plus tard l'objet de ma thèse, écrite entre 1967 et 1970 et soutenue en 1971. Les femmes y étaient minoritaires. La grève, liée au salariat à part entière, est un acte viril, le trouble de subsistance étant l'affaire des femmes. Je fus néanmoins frappée de leur subordination.

Les temps changeaient, imperceptiblement. Brigitte Bardot, dont j'applaudissais l'impertinente liberté, Françoise Sagan, Éliane Victor et ses « Femmes aussi » à la télévision, bien d'autres introduisaient des notes discordantes. Les sociologues s'ébranlaient. Andrée Michel, Évelyne Sullerot, Madeleine Guilbert publiaient leurs premiers ouvrages. À partir des années 1964, le Planning familial (fondé en 1956) mobilisait de plus en plus de fermes. Il fut le banc d'essai du féminisme¹⁸.

Survint Mai 1968. Maître-assistante à la Sorbonne, je participai intensément aux manifestations et aux innombrables meetings et réunions de la Sorbonne occupée, notamment pour la réforme universitaire, cette « université critique » dont nous étions nombreux à rêver.

D'où mon adhésion résolue à la formation d'une des universités nouvelles, créées pour décongestionner la vieille Sorbonne, pléthorique, dangereuse et à bout de souffle. Paris-VII, en l'occurrence, absorba mes énergies. Ce fut un choix que je ne regrettai pas. De 1970 à 1993, j'y fis toute ma carrière, dans des conditions parfois difficiles, mais de grande liberté et de réelles possibilités d'innovation.

Car désormais, le rythme s'accélère. Le mouvement des femmes, auquel je participai à la base, entraîna ma « conversion féministe » et mon engagement dans l'histoire des femmes, devenue désormais un des axes majeurs de mon travail¹⁹. De cette chronique, je n'évoquerai que quelques dates et épisodes significatifs ou plaisants.

1973 : premier cours sur les femmes, à Jussieu, avec Fabienne Bock et Pauline Schmitt, intitulé : « Les femmes ont-elles une histoire ? » À dessein, nous avons choisi ce titre interrogatif, car après tout, nous n'étions pas certaines de la réponse. « Les femmes sont-elles seulement le nœud presque immobile des structures de la parenté ? Leur histoire se confond-elle avec celle de la famille ? Dans leur rapport à l'autre sexe, à la société globale, quels sont les facteurs de changement ? les césures fondamentales ? », écrivions-nous dans un propos liminaire qui montre à quel point nous étions, nous aussi, influencées par l'anthropologie structurale et la vision de femmes enracinées dans la famille, mais également notre insatisfaction à cet égard. L'aile du doute, le soupçon du changement effleurent ce texte. Dépourvues de problématique, autant que de matériaux, nous avons décidé de procéder par conférences et de faire appel à nos

collègues, sociologues pour un premier semestre, « temps présent », historiens pour un second baptisé « repères historiques ».

Le 7 novembre, dans une salle comble, surchauffée par la présence d'étudiants gauchistes hostiles au cours parce qu'ils estimaient que s'occuper des femmes, c'était se détourner de la révolution, Andrée Michel ouvrit le feu par un exposé sur « La femme et la famille dans les sociétés développées », en opposant deux « modèles », traditionnel et moderne. Elle fut, courtoisement mais vigoureusement, prise à partie par des garçons dont l'un lui reprochait de se référer à des « modèles familiaux », alors que, disait-il, « la famille, nous, on n'en veut plus » ; et un autre, de ne pas évoquer l'orgasme, tout en caressant les longs cheveux d'une jolie blonde assise par terre, à ses côtés (il n'y avait plus de sièges disponibles en raison de l'affluence). Ce qui fit s'esclaffer des filles de l'assistance, solidaires de leur compagne : « Il faudrait peut-être lui demander son avis ? » Andrée Michel expliqua avec sérénité que « modèles » n'avait pour les sociologues aucun sens normatif et que l'orgasme n'était pas son sujet. Après cette entrée en fanfare, les cours suivants furent plus calmes. Nous pûmes écouter tranquillement parler du comportement des babouins et de la femme préhistorique, de la situation respective des femmes américaines et africaines ; la doctoresse Retel nous ouvrit des horizons en présentant ses recherches sur la stérilité des femmes Nzazaras, victimes des maladies vénériennes, si seules dans leur honte, comme le sont aujourd'hui les femmes africaines malades du Sida. Souvent on fait silence sur certaines maladies des femmes. Je pense, par exemple, au cancer du sein, grande cause de mortalité malgré son recul et dont on parle si peu.

Signe des temps (celui des années 1970) : nous consacra mes deux séances aux femmes chinoises. Claudie

Broyelle venait de publier *La Moitié du ciel*, où elle célébrait les mérites du maoïsme qui intègre les femmes dans la production en les délivrant du domestique par les équipements collectifs. Dans la nouvelle culture, la sexualité, considérée comme une « invention bourgeoise », n'était pas une priorité. Jean Chesneaux, éminent spécialiste et conférencier, prit soin de souligner que des « contradictions » n'en subsistaient pas moins.

Au second semestre, Pierre Vidal-Naquet, Jacques Le Goff, Jean-Louis Flandrin, Emmanuel Le Roy Ladurie, Mona Ozouf... nous parlèrent de la condition des femmes dans leurs périodes respectives. Ils le firent de très bonne grâce, considérant qu'il s'agissait d'une question légitime, en effet peu abordée ; ils louèrent le titre interrogatif du cours. En somme, ce fut une ouverture « à la française », très éloignée des controverses américaines dont nous prenions connaissance par ailleurs. Les années suivantes, nous prîmes notre sort en mains, avec des cours plus affirmatifs sur « Femme et famille », « Femmes et travail », « Histoire des féminismes », etc. Il y eut encore des moments surprenants tels que la venue de Pierre Samuel, qui, au vu de l'intitulé d'un cours, proposa ses services. Brillant mathématicien, il venait d'une famille d'hellénistes ; il demanda la permission d'écrire en grec au tableau, fort étonné et contristé de voir que les étudiants présents – des historiens ! – ne le suivaient pas. Il avait publié un ouvrage, *Amazones, guerrières et gaillardes*, où il démontrait que dans la Grèce archaïque, les femmes maniaient le javelot et les armes avec maestria, étaient à la course aussi performantes que les hommes. La soi-disant faiblesse des femmes n'était pas inscrite dans leur corps, mais le résultat pernicieux de leur immobilisation par la civilisation. Cet ardent défenseur de la vigueur féminine était accompagné de Françoise d'Eaubonne, qui partageait son féminisme radical et dont le feutre noir à larges bords fit sensation.

L'époque était effervescente et nous avions le sentiment de découvrir un monde nouveau.

Nous le faisons aussi au travers de séminaires plus ou moins formels où s'approfondissait la réflexion. Au GEF (Groupe d'études féministes), par exemple, fondé en janvier 1974 par Françoise Basch et moi-même. Là, nous nous retrouvions entre femmes (c'était une décision délibérée) pour discuter, âprement parfois, de problèmes plus brûlants : le statut de la psychanalyse dont le groupe « Psychanalyse et politique » (Psych et Po) d'Antoinette Fouque faisait son instrument principal, l'invisibilité du travail domestique (fallait-il revendiquer sa rémunération ? La réponse fut négative), la portée, libératrice ou non, du salariat pour les femmes, la question de l'érotisme et de la pornographie, celle de l'homosexualité, etc. Grâce à Françoise Basch et à ses collègues – Marie-Claire Pasquier, Françoise Barret-Ducrocq... – du département de langues et civilisations anglo-américaines (Charles V), nous eûmes contact avec les chercheuses américaines et les Women's Studies, notamment lors des rencontres du Moulin d'Andé (1979), où nous fîmes la connaissance de Catherine Stimpson, la fondatrice de *Signs*, de Caroll Smith-Rosenberg, dont l'article sur « The female world of love and ritual » avait fait sensation²⁰, de Claudia Koonz, dont la thèse *Les Mères-patrie du III^e Reich* renouvelait, non sans controverse, l'approche des rapports femmes et nazisme²¹, que Rita Thalmann avait largement défrichés.

À l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales), à partir de 1978-1979, s'était formé, autour de Christiane Klapisch, Arlette Farge, Cécile Dauphin... Pierrette Pézerat, auxquelles se joignirent Geneviève Fraisse, Pauline Schmitt, puis Yannick Ripa, Danièle Voldman, Véronique Nahoum-Grappe, Rose-Marie Lagrave, Nancy Green, etc., un groupe qui dut à son caractère informel et autogéré une part de son initiative

et de son influence. L'idée première était de nous retrouver en marge de nos obligations professionnelles, dans une totale liberté, pour lire, réfléchir, débattre, nous approprier la réflexion féministe, notamment nord-américaine, mais aussi européenne (italienne en particulier), aussi bien que les ouvrages de Maurice Godelier ou de Georges Duby. Séminaire de lecture et de mise à niveau, ce groupe se révéla efficace. Il fut, avec le GEF, le principal support de *Pénélope*, premiers *Cahiers pour l'histoire des femmes* (1979-1985, 13 livraisons), du colloque de Saint-Maximin (« Une histoire des femmes est-elle possible ? », 1983) et enfin il fournit le noyau responsable d'*Histoire des femmes en Occident*, première tentative de synthèse de recherches qui, par ailleurs, se développaient intensément.

Il y avait, en effet, une forte demande étudiante (majoritairement féminine) de maîtrises, puis de thèses que je m'efforçai de coordonner et d'accueillir dans mon séminaire dont je tentai de faire un lieu stable et ouvert où, le lundi soir, on pouvait toujours « passer ». Mon objectif était de favoriser la parole et les échanges, de faire circuler l'information, de permettre à chacun de nouer des contacts, dans une perspective de réseau, national et international (il y eut des années à dominante grecque, ou brésilienne, avec toujours des Japonaises), susceptible de pallier la faiblesse institutionnelle liée aux rigidités académiques françaises.

Ce mouvement de recherches sur les femmes était général. Il traversait les disciplines. L'objet « femmes » était pluriel et n'appartenait à aucune en propre. Philosophes, historiennes, sociologues, littéraires travaillaient ensemble, avec peut-être un peu plus de distance avec les sciences « psy » dans la mesure justement où la remise en cause de la psychanalyse était vigoureuse. Entre les tenants du féminin, porteur de culture et, pourquoi

pas ?, d'alternative politique, et les partisans de la différence égalitaire, déconstruite, libératrice de choix individuels où la variante sexuelle ne serait qu'une parmi d'autres, les divergences demeuraient fortes. Elles se sont aujourd'hui atténuées et surtout considérablement déplacées et recomposées. Mais ?

Né d'interrogations multiples, ce mouvement débordait largement les universités, même si, par la force et l'inertie des choses, celles-ci eurent tendance à l'absorber. Encore fallait-il qu'il y eût des enseignantes en relative position de pouvoir, susceptibles d'introduire cette perspective... Ce fut notamment le cas à Toulouse, avec Rolande Trespé, Marie-France Brive et Agnès Fine et à Aix où, grâce à Yvonne Knibiehler, se tint le tout premier colloque sur « Les femmes et les sciences humaines », en juin 1975, où j'eus l'occasion de présenter un premier bilan (encore bien modeste) et d'esquisser une problématique de recherche résolument relationnelle et susceptible de transformer la vision globale de l'Histoire.

Telle était aussi l'intention d'*Histoire des femmes en Occident* qui nous mobilisa (et m'accapara) entre 1987 et 1992. J'ai déjà si souvent raconté, ici ou là, comment est née ce qui fut d'abord la *Storia*, que j'hésite à le faire à nouveau. Mais parce que cet ouvrage a représenté un point de cristallisation majeur et opéré, en France, du moins, un changement de statut de l'histoire des femmes, il est difficile de ne pas l'évoquer dans ce panorama d'un paysage recomposé.

L'initiative première en revient à Vito et Giuseppe Laterza, maison d'édition familiale, connue pour sa résistance au fascisme, ses liens avec la gauche italienne et son ouverture aux sciences humaines, principalement françaises. Laterza avait traduit avec succès en Italie l'*Histoire de la vie privée*, que coordonnaient Philippe Ariès et Georges Duby et dont j'avais dirigé le tome IV (XIX^e siècle). Pourquoi pas, disait-il, une *Storia della*

Donna ? Georges Duby, consulté, acquiesça chaleureusement et conseilla de me joindre. C'était au printemps 1987 ; je sortais de la *Vie privée*, j'avais d'autres projets et fortement envie de refuser. Mais mes interlocuteurs insistaient. Georges Duby, en particulier, était convaincu de l'actualité de l'entreprise. Attentif aux événements contemporains, et au mouvement des femmes, qu'il percevait aussi par celles de son entourage – sa femme, ses filles –, il leur accordait, depuis le milieu des années 1970, une place grandissante dans sa réflexion, ses cours et ses écrits. « La Femme, l'amour, le chevalier », paraît dans *L'Histoire* en 1978, *Le Chevalier, la femme et le prêtre* en 1981. Il montre dans le pouvoir d'obstruction des femmes, dans leurs exigences plus grandes un agent de transformation du mariage où le consentement devient de plus en plus central. De même que l'amour courtois était une nouvelle tactique de séduction rendue nécessaire par les résistances des femmes. Les rapports amoureux étaient aussi des relations de pouvoir où les femmes jouaient leur partie. D'où son adhésion à une histoire qui ferait des rapports entre les sexes un moteur du changement. Point de vue assez exceptionnel parmi les historiens de sa génération et qui explique la jonction opérée avec les historiennes²².

Placée devant mes responsabilités, je consultai mes amies du groupe de l'École des hautes études. Après des discussions, où nous commençâmes en fait à élaborer le contenu, nous décidâmes d'accepter. C'était une opportunité que nous risquions de ne pas retrouver, et que d'ailleurs aucun éditeur français ne nous avait proposée, le moyen de sortir d'une semi-clandestinité, de faire la synthèse (provisoire) de quinze ans de travaux, qui, du coup, y gagneraient en visibilité, de contribuer à la légitimité d'une histoire encore marginale, dans une perspective d'emblée européenne qui n'était pas pour nous

déplaire. L'aventure valait d'être tentée puisque, après tout, on nous l'offrait.

C'était à l'automne 1987. En juin 1988, un colloque réunit à l'hôtel Talleyrand-Gallifet de la rue de Varenne, siège du Centre culturel italien, la plupart des quelque soixante-dix collaboratrices et collaborateurs de l'ouvrage, dont les cinq tomes parurent, parallèlement, en Italie et en France²³, entre 1990 et 1992. Affaire rondement menée, grâce à la compétence et à l'activité des directrices de tomes : Pauline Schmitt (I), Christiane Klapisch-Zuber (II), Arlette Farge et Nathalie Zemon Davis (III), Geneviève Fraisse et moi (IV), Françoise Thébaud (V) qui avait bien voulu se joindre au noyau initial. Ce fut un travail intense, mais auquel nous primes beaucoup de plaisir. Moi, en tout cas, qui fus peut-être, après tout, la principale bénéficiaire de cette affaire. En deçà, et au-delà, je pense aux étudiantes et doctorantes de Jussieu, dont beaucoup – pas toutes, malheureusement – ont intégré l'université. Grâce à elles, l'histoire des femmes continue. Alors, merci.

Il est rare de pouvoir concilier un projet qui soit, à la fois, individuel, intellectuel et politique (au sens le plus fort et citoyen du terme). L'histoire des femmes le permettait. C'est pour ma part ainsi que je l'ai vécue, et tout particulièrement à l'occasion de ce dernier travail. J'ai éprouvé le sentiment de retrouver les femmes que, si longtemps, j'avais fuies, leur amitié, leur gaieté, leurs angoisses, leur quête de sens ; celui de mieux comprendre ces lignées de femmes qui m'avaient précédée, dont ma mère, et ce faisant de me trouver moi-même...

Mais le profit n'était pas qu'existential. Il était intellectuel. L'histoire des femmes, en posant la question des relations entre les sexes, revisitait l'ensemble des problèmes du temps : le travail, la valeur, la souffrance, la violence, l'amour, la séduction, le pouvoir, les représentations, les images et le réel, le social et le politique, la création, la pensée symbolique. La différence des sexes se

révélaient d'une grande fécondité. Ce fil d'Ariane parcourait le labyrinthe du temps. Car du gynécée à la maison rurale ou bourgeoise, de la cité grecque à la démocratie contemporaine, il y avait des communications, des couloirs, qui n'existent peut-être pas au même degré dans les autres chapitres de l'agenda historique. Ces « lieux pour l'histoire » (Arlette Farge) des femmes, nous pouvions les parcourir sans nous y sentir complètement dépaysées. L'histoire des femmes et des rapports de sexe pose avec bonheur la question de la permanence et du changement, de la modernité et de l'action, des ruptures et des continuités, de l'invariant et de l'historicité... Objet d'enquêtes précises et nécessaires, terrain rêvé pour la micro-histoire, elle est aussi un terrain de réflexion majeure, « théorique » écriraient les Américains, épistémologique aurait-on dit dans les années 1970-1980, pour la recherche, dira-t-on plus modestement maintenant. Elle interroge le langage et les structures du récit, les rapports du sujet et de l'objet, de la culture et de la nature, du public et du privé. Elle remet en cause les partages disciplinaires et les manières de penser.

Expérience irremplaçable pour celles et ceux qui l'ont faite, l'histoire des femmes n'a, par ailleurs, changé ni la démarche historique, réservée, ni les institutions universitaires, qui répugnent à lui faire une place, même modeste. Les inévitables conflits de territoire conduisent parfois à des tensions, internes et externes, accrues dont les plus jeunes chercheuses risquent de faire les frais. Et la France, sous cet angle, paraît plus archaïque que la plupart de ses voisins.

L'histoire des femmes n'a pas davantage changé leur place, ou leur « condition ». Toutefois, elle permet de la mieux comprendre. Elle contribue à leur conscience d'elles-mêmes, dont elle est, plus sûrement encore, un signe. Dans les pays en voie de développement, où les femmes accèdent à la reconnaissance individuelle, c'est

l'accompagnement fréquent d'une démarche identitaire, parfois contrariée, dont nous sommes les spectatrices complices, anxieuses et solidaires.

Ce livre, réunion d'articles divers, que je dois à l'amicale persévérance de Perrine Simon-Nahum, est porteur de ce fragment d'histoire auquel mon itinéraire dernier est étroitement mêlé. Il témoigne de quelques-unes de ses étapes, de ses découvertes et de ses errements, de ses débats et de ses tensions, de ses difficultés et de ses plaisirs, de ses interrogations premières qui n'ont rien perdu, elles, de leur acuité : « Femmes, qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? » Quel fut notre chemin en ce monde ?

Vous nous entendez ?

I

TRACES

La difficulté de l'histoire des femmes tient d'abord à l'effacement de leurs traces, tant publiques que privées.

C'est de ces dernières qu'il est question dans les textes qui suivent : correspondances des trois filles de Marx, fragment d'un journal intime d'une pieuse jeune fille du faubourg Saint-Germain, livre de raison que, devenue mère, elle tint sur sa propre fille.

Siècle de familles, d'armoires et d'écriture personnelle, le XIX^e siècle est un immense réservoir. Correspondances, journaux intimes, autobiographies ont été exhumés et analysés comme mode de communication et d'expression. Roger Chartier et son équipe ont scruté *les usages de la lettre*¹. Philippe Lejeune a repéré une centaine de journaux de jeunes filles² qui montrent des personnalités autrement rebelles que la douce Caroline Brame, que les hasards de la recherche avaient mise sur le chemin de Georges Ribeill. Ensemble, nous avons édité l'épave retrouvée de son journal. Cette publication, recensée dans *L'Express*, nous avait permis de rencontrer sa petite-fille. Celle-ci nous avait alors confié le journal que Caroline, devenue Orville, avait consacré à sa fille Marie, tant désirée. Un autre type de journal nous était ainsi fourni, qui illustre l'assomption du « bébé » dans la constellation

familiale de cette fin de siècle, contribution à l'histoire du sentiment maternel autant que de la petite enfance.

Très précieux pour la connaissance de la vie et du cœur des femmes, ces documents du privé ont des limites sociales étroites, dessinées par un accès éminemment variable à l'écriture. Le silence n'est brisé que pour les privilégiées de la culture. Il s'appesantit au contraire pour les ouvrières et plus encore pour les paysannes dont l'individualité nous échappe. Nous les apercevons en groupe, aux champs, à la foire, dans les noces ou les pèlerinages, à travers images, photos ou descriptions ethnographiques qui gommant nécessairement particularités et conflits, entretenant l'illusion d'un communautarisme rural quelque peu figé. De ceux-ci, nous n'entendons l'écho que lorsqu'ils troublent suffisamment l'ordre public pour devenir affaire de police et de justice. Délinquantes et plus souvent victimes, les femmes apparaissent alors par effraction³.

L'opacité est un peu moins forte en ce qui concerne les femmes des classes populaires urbaines, plus observées (ainsi les monographies de familles de l'école de Le Play portent grand intérêt aux ménagères, piliers de la famille), plus présentes dans l'espace public, plus alphabétisées aussi. Les rares autobiographies de femmes du peuple, directes ou présentées sous forme de fiction, proviennent d'ouvrières accédant à l'individualité par l'écriture (Marguerite Audoux, Lise Vanderwielen) ou l'action militante (Lucie Baud, Jeanne Bouvier, Victoire Tinayre). Mais il s'agit là de traces imprimées, publiques. De l'amont familial, peu émerge et a été conservé⁴.

Les sources privées renforcent par conséquent l'inégalité par la dissymétrie de leur éclairage. Elles ont un autre inconvénient : celui de souligner un peu plus les liens des femmes avec la sphère privée, puisqu'aussi bien, elles en émanent, d'inscrire le temps des femmes dans la répétition du même et la relative inertie du quotidien, d'en

accentuer la féminité même, celle que Colette décrit avec tant de bonheur.

Entre fugacité des traces et océan de l'oubli, ils sont étroits les chemins de la mémoire des femmes.

PRATIQUES DE LA MÉMOIRE FÉMININE

Au théâtre de la mémoire, les femmes sont ombre légère.

Le récit historique traditionnel leur fait peu de place, dans la mesure même où il privilégie la scène publique – la politique, la guerre – où elles apparaissent peu. L'iconographie commémorative leur est plus ouverte. La statuaire, manie chère à la III^e République, a semé la ville de silhouettes féminines. Mais, allégories ou symboles, elles couronnent les grands hommes, ou se prosternent à leurs pieds, reléguant un peu plus dans l'oubli les femmes réelles qui les ont soutenus ou aimés, et les femmes créatrices dont l'effigie leur porterait ombrage¹.

Mais il y a plus grave. Cette absence au niveau du récit se double d'une carence de traces dans le domaine des « sources » auxquelles s'alimente l'historien, en raison du déficit de l'enregistrement primaire. Au XIX^e siècle, par exemple, les notaires de l'histoire – administrateurs, policiers, juges ou prêtres, comptables de l'ordre public – notent assez peu ce qui a trait aux femmes, catégorie indistincte, vouée au silence. S'ils le font, ainsi lorsqu'ils remarquent la présence des femmes dans une manifestation ou une réunion, c'est en recourant aux stéréotypes les plus éculés : femmes vociférantes, mégères dès qu'elles ouvrent la bouche, hystériques dès qu'elles gesticulent.

La vue des femmes agit comme un clignotant : on les considère rarement pour elles-mêmes, mais plus souvent comme symptômes de fièvre ou d'abattement.

Le silence des archives

C'est que les procédures d'enregistrement, dont l'histoire est tributaire, sont le fruit d'une sélection qui privilégie le public, seul domaine direct d'intervention du pouvoir et champ des valeurs véritables. Le XIX^e siècle a clairement distingué les sphères, publique et privée, dont l'agencement conditionne l'équilibre général. Sans doute ses sphères ne recouvrent-elles pas exactement la répartition des sexes. Mais, *grosso modo*, le monde public, surtout économique et politique, est dévolu aux hommes, et c'est celui qui compte. Cette définition, claire et volontariste, des rôles s'est traduite par un retrait des femmes de certains lieux : la Bourse, la Banque, les grands marchés d'affaires, le Parlement, les clubs, cercles et cafés, hauts lieux de sociabilité masculine, et même les bibliothèques publiques. Simone de Beauvoir, plus tard, à la Bibliothèque nationale, est une figure de transgression intellectuelle. La ville du XIX^e siècle est un espace sexué. Les femmes s'y inscrivent comme ornements, strictement disciplinées par la mode, qui codifie leur apparence, vêtements et maintien, principalement pour les femmes bourgeoises dont le loisir ostentatoire a pour fonction de signifier la fortune et le rang de leur mari. Actrices au sens vrai du terme, elles défilent dans les salons, au théâtre ou à la promenade, et c'est à leur toilette que s'intéressent les chroniqueurs (voyez les *Lettres parisiennes*, du vicomte de Launay, alias Delphine de Girardin²).

Quant aux femmes du peuple, on en parle seulement lorsque leurs murmures inquiètent en cas de pain cher, lorsqu'elles font charivari aux marchands ou aux « proprios », lorsqu'elles menacent de subvertir par leur violence un défilé de grévistes.

En somme, l'observation des femmes d'autrefois obéit à des critères d'ordre et de rôle. Elle concerne les discours plus que les pratiques. Elle s'intéresse peu aux femmes singulières, dépourvues d'existence et davantage à « la femme », entité collective et abstraite à laquelle on attribue des caractères de convention. Sur elles, pas d'enquête véritable, mais seulement le constat de leur éventuel déplacement hors de leurs zones réservées.

Un dernier exemple donnera une idée de ce déficit documentaire et de sa signification complexe. Les archives du crime, si riches pour la connaissance de la vie privée, disent peu sur les femmes, dans la mesure même où leur poids dans la criminalité est faible et décroissant (d'un tiers, environ, au début du XIX^e siècle, il tombe à moins de 20 % à la fin du siècle), non pas en vertu d'une nature douce, pacifiée et maternelle, comme le prétend Lombroso³, mais en raison d'une série de pratiques qui les excluent du champ de la vengeance ou de l'affrontement. L'honneur viril bafoué se venge par le meurtre. Le vol de grand chemin ou par effraction, le hold-up ou l'attentat étaient, jusqu'à une date récente, affaires d'hommes.

Ainsi, regard d'hommes sur les hommes, les archives publiques taisent les femmes. « Il faudrait toutefois ne pas oublier parmi tous ces hommes qui seuls, vociférant, clamaient ce qu'ils avaient fait ou ce qu'ils rêvaient de faire, les femmes. On en parle beaucoup. Que sait-on d'elles ? », écrit Georges Duby en conclusion du livre qu'il consacre au mariage dans la France féodale, *Le Chevalier, la femme et le prêtre*. Voilà bien toute la question.

Les secrets des greniers

Les archives privées, autre grenier de l'histoire, disent-elles davantage ? Oui, assurément, dans la mesure où les femmes s'y sont exprimées beaucoup plus abondamment, voire même où, secrétaires de la famille, elles

ont été productrices de ces archives. Livres de raison où elles tiennent les annales du ménage, correspondances familiales dont elles sont les scribes habituels, journaux intimes dont la pratique est recommandée aux jeunes filles par les confesseurs, plus tard par les pédagogues, comme un moyen de contrôle de soi, constituent un gîte d'écrits de femmes dont tout atteste l'immensité. Mais que de destructions ont été opérées dans ces archives dont les épaves, conservées aujourd'hui à l'égal de leur intérêt enfin reconnu, nous suggèrent la richesse !

Ces destructions viennent des hasards des successions et des déménagements, d'un goût du secret qui cimente l'intrigue familiale, mais aussi de l'indifférence de descendants embarrassés par les legs encombrants de leurs prédécesseurs : indifférence aggravée par le caractère subalterne accordé à ces écrits de femmes. Les lettres des filles de Karl Marx ont été imparfaitement conservées et publiées tardivement ; en dévoilant les manies ou les faiblesses du père ou de l'homme privé, elles constituent même pour certains une manière d'inconvenance⁴. Autre exemple : la correspondance que Tocqueville échangeait avec son ami Gustave de Beaumont a été précieusement gardée comme un témoignage unique sur leurs entreprises intellectuelles et politiques ; celle que, parallèlement, leurs épouses entretenaient, a disparu corps et biens.

Bien des femmes, du reste, pressentant l'indifférence, l'ont devancée en « mettant de l'ordre dans leurs affaires », c'est-à-dire en détruisant leurs carnets intimes, redoutant l'incompréhension ou l'ironie de leurs héritiers. Laisser derrière soi des lettres d'amour, n'est-ce pas introduire un tiers dans un couple dont le temps avait déjà altéré la belle image ? Il en va de même de l'amitié. Voici deux amies, Hélène et Berthe qui, durant quarante ans, ont échangé une intense correspondance. D'Hélène, il reste 625 lettres ; de Berthe, rien : elle a demandé à

Hélène de tout détruire, ne souhaitant aucun témoin à leur amitié. Celle-ci résiste, mais finalement, déchirée, brûle les missives aimées⁵.

C'est que, comme la lecture⁶, l'écriture est souvent pour les femmes un fruit défendu. Pour reprendre le même exemple, le père d'Hélène s'irrite de la voir passer tant d'heures à sa correspondance. Elle doit se défendre et se cacher pour continuer ce qui, aux yeux du père, est enfantillage et gaspillage. Une certaine culpabilité accompagne cette transgression d'un domaine sacré. Cette part secrète de soi-même, ce péché qui fut jouissance, on n'en laissera pas de vestiges. Ainsi les femmes, souvent, effacent-elles d'elles-mêmes les marques ténues de leurs pas en ce monde, comme si c'était une offense à l'ordre que d'y paraître.

Cet acte d'autodestruction est aussi une forme d'adhésion au silence que la société impose aux femmes, faites, comme l'écrit Jules Simon, « pour cacher leur vie » ; un consentement à la négation de soi qui est au cœur des éducations féminine, religieuse ou laïque, et que l'écriture – comme aussi la lecture – contredisait. Brûler ses papiers est une purification par le feu de cette attention à soi qui confine au sacrilège. Ce gigantesque autodafé a eu raison de la majeure part des écrits privés de femmes, en même temps que d'archives familiales dont leur longévité les faisait les gardiennes. La mort subite, les placards oubliés des grandes maisons provinciales sont les seuls pare-feu de cet incendie. L'image des femmes tisonnant leurs carnets intimes ou leurs lettres d'amour au soir de leur vie suggère la difficulté féminine d'exister autrement que dans le fugace instant de la parole et, par conséquent, celle de retrouver une mémoire dépourvue de traces.

La passion des choses

Plus qu'à l'écrit interdit, c'est au monde muet et permis des choses que les femmes confient leur mémoire.

Non aux prestigieux objets de collection, affaires d'hommes soucieux de conquérir par l'accumulation de tableaux ou de livres la légitimité du goût. Au XIX^e siècle, la collection, plus encore la bibliophilie, est une activité masculine. Les femmes se rabattent sur plus humble matière : le linge et les objets. Colifichets, cadeaux reçus lors d'un anniversaire ou d'une fête, bibelots ramenés d'un voyage ou d'une excursion, « mille riens » meublent des vitrines, petits musées du souvenir féminin. Les femmes ont la passion des coffrets, des boîtes et des médaillons où elles enferment leurs trésors : mèches de cheveux, fleurs séchées, bijoux de famille, miniatures qui, avant la photo, permettent d'emprisonner le visage aimé. Plus tard, photos individuelles ou de famille, mises sous cadre ou réunies en albums, ces herbiers du souvenir, alimentent une nostalgie indéfiniment déclinée. Recueils de croquis et de cartes postales mémorisent les voyages. Les femmes sont du reste invitées à réaliser de telles collections par l'ingéniosité d'une papeterie en plein essor. Agendas, *keepsakes* venus d'Angleterre incitent à la consigne des événements privés. « Sous la Monarchie de Juillet, toute jeune fille de bonne famille a son album qu'elle présente aux amis de la maison. C'est Lamartine qui ouvre celui de Léopoldine Hugo », écrit Alain Corbin. À la fin du XIX^e siècle, l'éditeur Paul Ollendorf lance le *Recueil Victor Hugo*, transposition des *birthday books* britanniques ; la page de gauche est occupée par des extraits d'œuvres du Maître, celle de droite mentionne seulement la date du jour ; on s'en sert comme d'un recueil de poèmes, de pensées, un agenda ou un journal, peu intime car ouvert à l'entourage.

Ces pratiques impliquent l'idée d'une capitalisation du temps, dont les instants privilégiés peuvent être revécus par la remémoration, rejoués comme une pièce sans cesse représentée. Elles s'inscrivent dans un XIX^e siècle qui fait du privé le lieu du bonheur immobile, dont la scène est

la maison, les acteurs, les membres de la famille, et les femmes, les témoins et les chroniqueuses. Mais cette mission de mémorialiste doit respecter des limites implicites. Le personnel, le très intime en sont bannis comme indécents. Si la jeune fille s'enhardit jusqu'à s'approprier, timidement, le journal intime, la femme mariée y renonce. Pas de place pour une telle forme d'écriture et de pensée dans la chambre conjugale. Comme l'écriture, la mémoire féminine est familiale, demi-officielle.

Le linge, le vêtement constituent une autre forme d'accumulation. Le trousseau, soigneusement préparé dans les milieux populaires, ruraux surtout, est « une longue histoire entre mère et fille⁷ ». La confection du trousseau, c'est un legs de savoir-faire et de secrets, du corps et du cœur, longuement distillés. L'armoire à linge est à la fois coffre-fort et reliquaire. L'épaisseur des draps, la finesse des nappes, le marquage des serviettes, la qualité des torchons prennent sens dans une chaîne de gestes répétés et festonnés.

Le linge est du côté de l'intime, le vêtement du côté du public. Il est lié à ces apparences dont le soin est un grand devoir des femmes, bourgeoises surtout. La mode, nouvelle forme de civilité, est un code auquel il convient de se soumettre sous peine de déchoir, une tyrannie qui s'exerce sur le corps des femmes à toute heure du jour, à chaque mois d'une saison. Devéria l'a montré en détaillant les tenues qu'une femme élégante doit porter, heure par heure.

Mais ce devoir, dont certaines tirent plaisir, d'autres un ennui profond, façonne la mémoire. Une femme inscrit les circonstances de sa vie au travers des robes qu'elle porte, ses amours, dans la couleur d'une écharpe ou la forme d'un chapeau. Un gant, un mouchoir sont pour elle des reliques dont seule elle sait le prix. La monotonie des années se différencie par la toilette qui fixe aussi la représentation des événements qui font

battre le cœur : « Je portais, ce jour-là... », dira-t-elle. La mémoire des femmes est costumée. Le vêtement est leur seconde peau, la seule dont on ose parler, sinon rêver. L'importance des apparences fait que les femmes sont plus attentives à leur lexique. Le visage d'autrui est tout ce qu'elles peuvent se permettre. Par les yeux, elles pensent atteindre l'âme. C'est pourquoi elles se souviennent de leur couleur, à laquelle les hommes sont ordinairement indifférents.

Une mémoire du privé

Ainsi les modes d'enregistrement des femmes sont-ils liés à leur condition, à leur place dans la famille et la société. Il en va de même de leur mode de remémoration, de la mise en scène proprement dite du théâtre de la mémoire. Par la force des choses, du moins pour les femmes d'autrefois, et pour ce qui reste d'autrefois dans les femmes d'aujourd'hui (et qui n'est pas mince), c'est une mémoire du privé, tournée vers la famille et l'intime, à laquelle elles sont en quelque sorte déléguée par convention et position. Aux femmes de conserver les traces des enfances dont elles sont les gouvernantes. Aux femmes, la transmission des histoires de famille, faite souvent de mère en fille, en feuilletant des albums de photos auxquelles, ensemble, on ajoute un nom, une date destinés à fixer des identités déjà en voie d'effacement. Aux femmes, le culte des morts et le soin des tombeaux. Il leur incombe de veiller à l'entretien des sépultures. Aller fleurir les tombes des leurs, à la Toussaint, coutume instaurée depuis le milieu du XIX^e siècle, devient un commandement des filles ou des veuves. La proximité du cimetière fixe parfois leur dernière demeure, comme s'il était une dépendance de la maison. Cette situation est encore accentuée par les guerres, notamment la Première Guerre mondiale, mangeuse

d'hommes, dont les noms s'égrènent tragiquement sur les monuments aux morts des places de village. Mais d'elles, noires pleureuses, on ne se souviendra pas.

La mémoire des femmes est verbe. Elle est liée à l'oralité des sociétés traditionnelles qui leur confiaient la mission de conteuse de la communauté villageoise. Au village creusois de Martin Nadaud, la vieille Fouéssoune égrène à la veillée la geste du lieu. Mais, lorsque s'instaurent les migrations qui, au seuil de l'hiver, ramènent de la ville les ouvriers du bâtiment, chargés de cadeaux et des rumeurs de la capitale, elle se recroqueville dans son coin et, peu à peu, se tait. Durant la veillée, désormais, « la parole est toujours au maçon, c'est lui qui fait tourner la tête des filles, c'est à lui que les parents accordent le plus volontiers la main de celles-ci⁸ ».

Scène significative : sans doute y a-t-il eu, au XIX^e siècle, un certain refus de la parole féminine, disqualifiée par les moyens de communication modernes, les succès bondissants de l'écrit : correspondance, cartes postales, journaux. Et, du même coup, perte insidieuse d'une fonction traditionnelle et rupture d'anciennes formes de mémoire.

Les récitantes

C'est pourquoi les développements récents de l'histoire dite « orale » sont d'une certaine manière une revanche des femmes. On sait tout ce que cette forme neuve de collecte des matériaux pour l'histoire doit aux expériences nord-américaines (Québec notamment) et polonaises, et surtout à l'ouvrage pionnier d'Oscar Lewis, *Les Enfants de Sanchez*. Donner la parole aux déshérités, aux gens sans histoire, appliquer aux populations urbaines contemporaines les méthodes employées par les ethnologues pour les pseudo-« primitifs » : tels ont été au départ les présupposés de cette démarche. En France,

elle s'est développée en diverses directions depuis les années 1970 : de la *public history* des grands acteurs sociaux, individuels ou collectifs, à l'humble « récit de vie » arraché aux « gens ordinaires ». Un certain populisme hérité de 1968, mais aussi le désir de conserver la mémoire de mondes qui s'écroulent – telle la Lorraine métallurgique et sinistrée – ont poussé dans cette direction⁹. Par son caractère non-directif (ou semi-directif), son exigence de participation de la part de l'observateur forcément plus impliqué que dans un banal questionnaire, le récit de vie doit plus à l'ethnologie qu'à la sociologie.

Les femmes ont été largement partie prenante de cette aventure, parmi les enquêtrices comme parmi les enquêtées, et c'est ce qui nous retient ici. À cela, plusieurs raisons. D'abord, la longévité nettement plus élevée des femmes (en France, actuellement, l'écart entre l'espérance de vie des hommes et des femmes est de huit points)¹⁰ qui leur confère un statut effectif de témoin, survivant des époques révolues. S'agit-il de reconstituer l'histoire événementielle ou quotidienne, d'une famille ou d'un quartier, de saisir le « vécu » d'un grand événement public ? Pour l'entre-deux-guerres, plus encore, évidemment, pour le début du XX^e siècle, ce sont les femmes qui restent. La plupart des chercheurs opérant par cette méthode en ont fait l'expérience. Nécessairement, ils ont affaire à un échantillon sexuellement inégal.

Deuxième raison : le mutisme des hommes, dans un couple, dès lors qu'il s'agit de souvenirs d'enfance ou de vie privée, contraste avec la loquacité beaucoup plus grande des femmes, soit que le travail et l'emprise de l'extérieur aient sur ce point atrophié la mémoire masculine ; soit encore que parler de soi-même soit contraire à l'honneur viril qui tient ces choses pour négligeables, abandonnant aux épouses le côté des berceaux et les questions du ménage. Cette conception d'une indécence

du privé est particulièrement forte dans la classe ouvrière, toute tendue vers la réalisation de l'homme de marbre de la conscience de classe. Dire sa vie, c'est s'exposer, se livrer au regard de ses ennemis, cette bourgeoisie toujours prête au mépris. Telle était l'opinion de Proudhon qui s'est toujours refusé à écrire son autobiographie, par crainte de jouer les bateleurs de foire. « Les faits de ma vie sont moins que rien, disait-il. Il n'est pas bon pour la liberté et l'honneur d'un peuple, que les citoyens mettent en scène l'intimité de leur vie, se traitant les uns les autres comme des valets de comédie et des saltimbanques¹¹. » Les militants ouvriers, notamment ceux qui sont liés à la CGT et au PC, répugnent à parler de leur existence personnelle et se limitent à leur vie syndicale et militante. Que, sur la famille et le quotidien, on interroge les femmes ! Cet aspect des choses leur revient. Même dans un couple de tradition autogestionnaire (anarcho-syndicaliste) comme celui qu'a interrogé Jacques Caroux-Destray, le partage de la mémoire obéit à une définition très stricte des rôles sexuels. Amédée parle travail, grèves, action revendicative : Marcelle, logements, vie matérielle et histoire familiale¹². Dans la remémoration, les femmes sont en somme les porte-parole de la vie privée.

Enfin, le féminisme a développé une immense interrogation sur la vie des femmes obscures. Rendre visible, accumuler des données, instituer des lieux de mémoire (archives de femmes, dictionnaires...) ont été l'un des soucis d'une histoire des femmes en plein essor. Et, à défaut de témoignages écrits, on a cherché à faire surgir le témoignage oral. On s'est interrogé sur le rôle des femmes dans les événements publics, par exemple la Résistance où l'action des femmes, dissimulée dans la trame du quotidien – un filet à provisions, une tasse de thé – a été souvent considérable, aussi bien que sur leur existence particulière dans la société ordinaire. D'abord

les femmes ont manifesté beaucoup de réticences, leur pudeur s'abritant derrière le prétexte de leur insignifiance. Dire « je » n'est pas aisé pour les femmes à qui toute une éducation a inculqué la bienséance de l'oubli de soi, au point que pour raconter sa vie, telle ouvrière – Lise Vanderwielen – préfère s'abriter derrière la fiction d'un pseudo-roman¹³.

Tout dépend finalement de la nature du rapport avec l'enquêtrice : une certaine familiarité peut vaincre les résistances et libérer au contraire un désir refoulé de parler de soi, dans le plaisir d'être prise au sérieux et, enfin, sujet d'histoire. Les femmes ont pris l'habitude du magnétophone, y éprouvant même une certaine fierté. Les maisons de retraite féminines sont devenues des terrains d'enquête, avec des bonheurs divers, liés à la qualité des interlocutrices.

Ces expériences permettront peut-être un jour d'analyser plus précisément le fonctionnement de la mémoire des femmes. Y a-t-il, au fond, une spécificité ? Non, sans doute, s'il s'agit de l'ancrer dans une introuvable nature et le substrat biologique. Oui, probablement, dans la mesure où les pratiques socio-culturelles à l'œuvre dans la triple opération qui constitue la mémoire : accumulation primitive, remémoration, ordonnancement du récit, sont imbriquées dans les rapports masculins/féminins réels et, comme eux, produits d'une histoire.

Forme du rapport au temps et à l'espace, la mémoire, comme l'existence dont elle est le prolongement, est profondément sexuée.

« Pratiques de la mémoire féminine », *Traverses*, n° 40, numéro spécial : *Théâtres de la mémoire*, avril 1987, p. 19-29.

LES FILLES DE KARL MARX :
LETTRES INÉDITES

J'aime les Correspondances, leur ton de confiance, leurs singularités, leur goût du détail futile, de cet « insignifiant » – si plein de sens – qui tisse le quotidien. Sans échapper aux codes qu'un siècle épistolier a savamment réglés, elles ont, sur les autobiographies, l'avantage d'une spontanéité plus grande, d'une moindre mise en scène. Les gens y apparaissent non dans la posture de leurs rêves, mais dans le désarroi de l'instant, avec leurs maux de tête et leurs mouvements d'humeur, leurs tracas et leurs projets. Les Mémoires rationalisent et statufient, sélectionnent et finalisent ; les petites touches pointillistes des lettres, dans leur fugacité incertaine, dessinent les contours flous d'existences en devenir. Rien n'est joué encore, tout est possible. Du moins, l'auteur le croit. Pour nous, qui savons, c'est une source supplémentaire de mélancolie : celle de Dieu, sans doute, s'il est bon...

Les Mémoires sont monologues impérieux, acte d'un pouvoir qui trie et censure sans appel et sans contradicteur. Les Correspondances tentent sinon un dialogue, du moins un échange avec un interlocuteur complice ou indifférent, proche ou opaque. Les rencontres, les malentendus, les silences, par lesquels vivent et meurent un

amour, une amitié, une relation, y esquissent un art de la fugue. Loin des cérémonies officielles, les Correspondances introduisent à l'intérieur des couples et des groupes. Elles montrent l'envers du spectacle, les fatigues du héros, ses doutes et son train-train. Aussi les thuriféraires hésitent-ils à les rendre publiques. Non pas tant par respect de l'intime, si aisément violé pour l'ennemi, mais par crainte de l'ombre que la grisaille de la pratique risque de jeter aux splendeurs de la théorie. C'est pourquoi sans doute les Correspondances, approches de vérité, nous touchent tant aujourd'hui.

Marx – le roi Marx – avait trois filles aux beaux noms sonores : Jenny, Laura, Eleanor, grandies à l'ombre protectrice et dévorante du *Capital*. Elles sont les auteurs et les principales destinataires de ces lettres, dans des proportions très inégales et variables au cours du temps. Jusque dans les années 1880, Jenny et Laura, les deux aînées, dominent le chœur familial que leurs mariages accroissent de voix françaises. Laura épouse Paul Lafargue en 1868, Jenny, Charles Longuet en 1872. Après l'amnistie des communards et le départ pour la France des deux jeunes ménages, la petite Eleanor – onze ans au début de l'histoire – devient la grande, bientôt l'unique épistolière d'une correspondance que la mort des parents et de la sœur aînée réduit bientôt (dès 1883) à la seule relation avec Laura.

L'attachante figure de Tussy anime ce courrier dont elle est finalement l'artisan majeur : 69 lettres sur 106, adressées pour moitié à Laura, portent sa signature. Ardente à écrire – elle se dote dès 1889 d'une machine dont elle n'use, il est vrai, que pour les textes professionnels ou militants –, l'affectueuse, l'anxieuse, l'active Eleanor est avide de nouvelles. Enfant, elle en réclame de son père, meilleur correspondant des autres que des siens : « Tu ne pouvais pas rester absent toute une quinzaine sans écrire¹ », comme plus tard elle en quémände

de la lointaine Laura. Séduite par la commodité des toutes récentes cartes postales, elle en introduit l'usage : « Juste un mot pour dire que vous allez bien me suffira » (1881), quitte à regretter ultérieurement leur abus : « Je ne me contenterai pas d'un minable petit bout de carte. Sincèrement, écris de temps en temps² », dit-elle à Laura dont l'indolence laisse parfois soupçonner une certaine indifférence. De même, après la mort de Jenny, Eleanor déplore le mutisme de celui qu'elle n'appelle bientôt plus que le « père » – son beau-frère Charles Longuet – qui la sèvre de ses neveux. Cette correspondance est aussi la longue plainte d'un cœur solitaire devant des lettres qui s'espacent à l'instar de liens qui se défont. Le concert s'achève en solo, à l'image de la vie.

Voilà donc une correspondance de femmes, femmes d'une même rive, qui se comprennent et qui s'aiment, dont la sonorité pourtant n'est pas exempte de nuages. Jenny la Sage accueille et comprend ; sa mort, à trente-neuf ans, déséquilibre à jamais le trio. Avec Laura la Belle, les rapports sont plus conflictuels dès l'abord ; elle juge Eleanor une « brave fille », mais se défie de ses fantaisies, comme le montre l'histoire de la lettre perdue : Tussy a-t-elle bien envoyé cette lettre de la mère mourante à sa fille Jenny ? Et dans les amours contrariées de sa petite sœur, elle se montre revêche et froide, prenant le parti de l'ordre : du père. Entre elles, il existe une faille où la confiance se brise.

Ici, les hommes interviennent peu. Ils s'écrivent entre eux, et pour des matières nobles : Paul Lafargue donne au « cher Monsieur Marx » des nouvelles de l'Internationale qu'il tente d'implanter dans le Sud-Ouest. S'il écrit à sa belle-sœur, c'est pour affaires : elle le regrette. Comme dans tous les ménages, les hommes ajoutent un post-scriptum, ou mettent leur signature à la fin des

lettres de leur épouse, responsable des relations familiales. Le genre épistolaire n'échappe pas à la division sexuelle des rôles.

Assez spontanées dans leur écriture, apparemment écrites sans brouillon, rapidement, terminées avec le bas de la feuille, ou la mort d'une lampe, ces lettres ont un accent de connivence, une ironie moqueuse qui sied à une famille assez imbue de sa supériorité ; elles se pimentent d'anecdotes, voire de potins. Le quotidien y tient, comme il se doit, une place essentielle, pour nous infiniment précieuse. Mais l'actualité politique, au fil du temps, se fait plus envahissante. S'agissant de cette famille, espaces privé et public interfèrent au point de parfois se confondre. Les événements de la chronique familiale rythment l'histoire du socialisme. L'entrée en scène, la sortie des personnages, au gré de l'état civil, articulent la pièce.

Acte I (1866-1872) : la scène se passe à Modena Villas, la grande maison des Marx, à Londres, pleine d'enfants et de chats, d'amis et de disciples. Cela s'appelle l'Aurore : côté jardin, la jeunesse des filles, leurs plaisirs, leurs amours, deux mariages ; côté cour, le livre I du *Capital* (1867), l'essor de l'Internationale, la flambée de la Commune. Espoirs. Déceptions.

1872-1880 : Intermède. Tout le monde est replié à Londres, devenue par la force des choses la capitale du socialisme. Peu de voyages, peu de lettres. Silence. En coulisses, Eleanor aime Lissagaray.

Acte II (1881-1883) : Nuit et brouillards : Paris et sa banlieue ; Londres et l'île de Wight. Décors : chambres de malades, veillées funèbres, cortèges mortuaires pour Jenny la mère, Jenny la sœur, Karl le père, le petit Harra Longuet. Eleanor rompt avec Lissagaray.

Acte III (1884-1890) : une femme, Eleanor Marx-Aveling, tente de vivre, intensément. Scènes multiples : Paris, Londres et sa campagne, la Suède, l'Amérique.

Amour, théâtre, voyages et politique. Le développement des partis ouvriers, la naissance de la Deuxième Internationale marquent l'apogée de la collaboration des deux sœurs, sous la tutelle du « Bon général », Engels, dont Helene Demuth, la fidèle servante, tient la maison, jusqu'à sa mort (1890).

Acte IV (1890-1898) : fin de partie. Pour Engels dont la maison devient, jusqu'en 1895, le centre d'une action très balzacienne. Beuveries. Querelles de femmes : Louise Kautsky chasse Pumps, la nièce ivre, puis Eleanor. Histoires d'héritages : qui aura les Manuscrits de Marx – le prodigieux *Nachlass*, ce trésor ? Et qui l'argent d'Engels ? Fin de partie aussi, pour Eleanor qui y met elle-même un point final, le 31 mars 1898, en absorbant une forte dose de poison « pour chien ». Sa dernière lettre publiée ici, écrite trois mois auparavant, laisse percer sa grande lassitude, sans présager cette issue. La voici, pourtant, tout de blanc vêtue, allongée dans sa chambre du Den – la tanière –, cette maison qu'elle aimait. Enfin calme. Seule.

Portraits de famille

De cette Correspondance, la famille Marx est donc le théâtre et l'acteur. Surprenante famille, juive dans sa structure très patriarcale, victorienne dans ses mœurs, et traversée par un grand projet qui fait son unité et soude son destin. Feuilletons l'album ; au reste, les photos n'y manquent pas : les Marx sont friands de ce substitut du portrait. Jenny encadre elle-même celle que lui envoie son père, « en grand format », « splendide, tout à fait ressemblant. Aucun peintre n'aurait pu y mettre plus d'expression. » Et Laura commente : « Ta photographie m'a plu énormément. J'admire surtout les yeux, le front et l'expression : les premiers ont cette authentique étincelle coquine que j'aime tant dans l'original, et c'est la

seule de tes photographies où se retrouvent à la fois l'expression de sarcasme et celle de bonté foncière » ; elle y décèle pourtant « un brin de méchanceté [...] redoutable pour tes ennemis³ ».

Marx – « Le Maître », Mohr, Challey, Old Nick, etc., l'abondance des surnoms soulignant sa présence – domine de toute sa stature cette tribu sur laquelle il règne, despote affectueux et tyrannique. Ses filles lui vouent un véritable culte. Coquettes comme des collégiennes, elles guettent leur nom dans ses lettres, feignant la jalousie s'il mentionne l'une plutôt que l'autre. Complices, elles le taquent sur ses fréquentations mondaines ou féminines, soucieuses, aussi, de se montrer à la hauteur par leurs lectures ou leur culture politique. Le séjour que Marx fait, en 1867, en Allemagne pour l'édition du *Capital* est l'occasion d'effusions épistolaires où seule Laura, occupée de ses amours avec Lafargue, est plus distante. « Comme tu me manqueras le 1^{er} mai », écrit Jenny qui remercie pour son cadeau d'anniversaire, tandis que Lafargue écrit à propos de Tussy : « Elle a besoin de vous à ce qu'il paraît pour pouvoir vivre⁴. » Au lendemain de ses noces, Laura écrit de Dieppe à son « Vieux Maître » : « Je n'arrive pas à imaginer que je vous ai tous quittés pour de bon. Si je devais m'étendre sur ce sujet avec toi, je te retiendrais trop longtemps⁵. »

Père affectueux, sans aucun doute, attentif aux petites choses de la vie, au rituel des fêtes ou des anniversaires, à la santé et à l'avenir de ses filles, comme il le fut jadis à leurs jeux, Marx était aussi un père très conformiste, ayant en matière d'éducation, de relations amoureuses, d'alliances matrimoniales et d'établissement, les idées de son milieu et de son temps⁶. Prudence, conviction, indifférence ? C'est difficile à dire. Il n'a pas l'air de se forcer beaucoup. Peu favorable au travail de ses filles, il n'apprécie guère que Jenny se place comme institutrice (elle le fait en cachette), ou qu'Eleanor veuille devenir

actrice. Il lui paie ses leçons avec une réticence qui culpabilise la pauvre Tussy : « Je serais navrée de coûter si cher à Papa », écrit-elle à Jenny, ajoutant aussitôt : « On a dépensé très peu pour mon éducation⁷ », songeant peut-être à ce qu'a coûté celle de ses demoiselles de sœurs. Des trois filles, c'est assurément Tussy, la petite dernière, qui a le plus souffert de l'autorité du père. Il l'a empêchée d'épouser l'homme qu'elle aimait, Lissagaray, qu'il n'estimait pas un parti convenable : plus âgé, ce Basque impétueux et loquace était trop libertaire, pauvre et aventureux. Il lui a brisé le cœur et s'irrite de sa dépression : Eleanor est hystérique, dit-il, comme tout le siècle. S'agissant des femmes, le Dr Marx rejoint le Dr Freud. Il fait d'elle la compagne de ses cures à Carlsbad, suivies avec une ponctualité tout hygiénique et, non sans remords, la garde-malade de sa vieillesse fragile. Durant sa pleurésie, elle soigne avec crainte et tremblement « ce patient terriblement grincheux⁸ », appréhende ses emportements et redoute de se confier à lui : « Je n'ai jamais aimé me plaindre à Papa ; il me tance vertement, comme si je me "complaisais" à être malade aux dépens de ma famille⁹. » La famille, pour Marx, c'était surtout son œuvre, à laquelle tous les siens se sont sacrifiés, jusqu'à l'aliénation. « Tussy, c'est moi », disait-il : il faut redouter ces identifications propriétaires.

En contre-jour, la mère, attentive et discrète, mystérieuse présence aux traces effacées par les siens comme s'ils en redoutaient quelque ombre, quelque trou¹⁰. Celle qui fut jadis la « reine du bal de Trèves », la belle et brillante Jenny von Westphalen, de noble famille protestante, épousée non sans problèmes – les drames surmontés de la mésalliance avec un Juif allemand –, n'est plus que Mützchen (pour elle peu de surnoms), une femme usée, lasse d'avoir tant donné, vouée aux choses du foyer, sans cesse encombrée de courses et de paquets, femme d'intérieur comme les peindra Vuillard, cuisinant

et cousant interminablement pour ses filles et ses petits-enfants. Les « robes du petit Fouchtra », son « petit chapeau » nourrissent sa fébrilité inquiète qui eût souhaité sans doute d'autres aliments ; un de ses derniers soucis est de savoir si « les culottes du petit Johnny lui vont ou pas ». « Son aiguille toujours active commence à rouiller enfin », écrit Laura à quelques semaines de sa mort, en guise d'oraison funèbre.

À elle, on écrit peu, et de l'insignifiant : les cancons de cure, la chaleur qu'il fait, une ampoule due à des bas trop grands... composent les rares lettres que, du moins dans ce recueil, lui adressent ses filles. Celles-ci parlent d'elle avec une condescendance amusée, voire agacée, comme d'une bonne personne, un peu « bizarre », assez distraite pour apparaître en tenue légère à un visiteur ami, « vêtue de juste ce qu'il fallait d'atours disposés de telle sorte qu'ils révélaient plus qu'ils ne voilaient » ; assez provinciale pour courir les grands magasins et souhaiter au théâtre voir « quelque chose de bien parisien » et d'applaudir à *Vert-Vert* « qui fait les délices de la moitié féminine de Paris¹¹ » ; au demeurant, pleine de révérence pour le Grand Homme, dont elle suit les conférences, recopie les manuscrits et relit les épreuves avec application : « Mütchen a, semble-t-il, consciencieusement étudié le livre » (le *Capital*), écrit, à Charles Longuet, Jenny l'intellectuelle.

Ces petites moqueries n'empêchent pas une réelle affection pour celle qui fut ce qu'on a coutume d'appeler une « mère exemplaire ». L'âge, la maladie venant, le ton se nuance de pitié tendre, de gratitude émue, surtout chez les deux aînées, suffisamment engagées dans la vie conjugale pour comprendre ce que fut l'existence de leur mère, ce modèle obsédant. « Je crains que Maman ne se sente bien seule quand toi aussi tu seras partie », écrit Jenny à Laura en instance de départ pour Paris. « C'est vraiment cruel que, vieille et malade comme elle l'est,

elle doit perdre tous ses enfants au moment où elle aurait le plus besoin d'eux¹². » Ces lettres sont un précieux témoignage sur la clôture d'une vie envahie jusqu'au bout par les siens : « Maman n'est jamais trop malade pour prendre l'intérêt le plus vif et le plus tendre à toutes les petites choses qui font ta vie quotidienne », dit Laura à Jenny. Son dernier mot à son mari, celui qu'elle appelait jadis son « Sauvage », fut : « Bon. » Ainsi mourut la compagne de Marx qu'on n'ose appeler la mère du marxisme. On imagine le monument que lui eût élevé une République style Troisième : inspiratrice, ange venant du ciel et couronnant le penseur, ou femme agenouillée, pâmée, lui tendant les fleurs de la terre. L'Homme de Marbre refuse de telles allégories : celui de l'iconographie socialiste se dresse virilement seul¹³...

Père et gendres

Au début de l'histoire, Jenny et Laura ont vingt-deux et vingt et un ans. Ce sont de belles jeunes filles brunes, espiègles et gaies, d'excellente éducation et de bonnes manières, auxquelles les prétendants ne manquent pas. Laura se marie la première, en 1868, à Paul Lafargue¹⁴, vingt-six ans, dit le « Nègre » à cause de ses ascendances cubaines, et plus souvent Tooley. Fils d'une (assez) riche famille bordelaise, il délaisse quelque peu ses études de médecine pour le journalisme, comme tant de jeunes gens dans le Quartier latin effervescent de la fin du Second Empire. Il collabore à *La Rive gauche*, organe républicain radical fondé par Charles Longuet, son futur beau-frère, et participe à l'organisation du premier congrès international des étudiants à Liège. Exclu de l'université de Paris pour avoir préconisé le seul usage du rouge comme emblème, il se réfugie à Londres, fréquente les Marx, s'y éprend de Laura, si belle en écuyère. Marx, qui le juge « très bon garçon, mais enfant gâté et par trop enfant de la

nature¹⁵ », négocie le mariage comme le plus tatillon des notaires et n'y consent qu'après des assurances formelles sur sa fortune : « Le père (*Lafargue*) m'a écrit de Bordeaux », confie-t-il à Engels (23 août 1866) ; « il a demandé pour son fils le titre de fiancé et m'a fait au point de vue financier, des conditions très favorables ». Le 2 avril 1868, par temps frais, Marx endosse sa redingote pour marier sa fille. Le jeune couple s'installe en France où Lafargue, par dépit et par inclination, s'occupe de presse plus que de médecine, ce qui inquiète Marx : « Je crains que le père Lafargue ne me soupçonne de pousser son fils à une action politique prématurée qui le fasse négliger ses devoirs professionnels¹⁶. » La guerre, le repli à Bordeaux devenue capitale, comme plus tard la mort de ses trois enfants, achèvent de détacher Paul d'Hippocrate : il sera l'introducteur en France du « matérialisme scientifique », futur fondateur avec Guesde du premier parti ouvrier se réclamant du marxisme. Pour le moment, c'est un jeune homme un peu hâbleur, un peu brouillon, qui se pique d'écrire et aime jardiner, bon père s'il s'agit de jouer avec ses marmots, bon époux au sens traditionnel, plein d'entregent et de zèle pour développer l'Internationale en Aquitaine. À quoi bon d'ailleurs ? Marx n'attache plus guère de prix à une association guettée par l'anarchisme, ce cancer dont il soupçonne Lafargue d'être atteint.

D'ailleurs Marx se méfie des Français, ces petits-bourgeois proudhoniens. Les communeux réfugiés à Londres ne lui inspirent qu'une confiance limitée. Pourquoi faut-il que ses filles succombent à leurs charmes ? À vingt-huit ans, Jenny, qui a voulu gagner sa vie comme institutrice et s'est essayée au journalisme sous le pseudonyme de Williams, s'éprend de Charles Longuet, de cinq ans son aîné, un Normand beau parleur, actif militant de l'Internationale, présentement lecteur au King's College d'Oxford : une compétence que Marx utilisera. Jenny lui écrit des lettres d'amour un peu conventionnelles,

l'épouse en 1872 et le suit à Paris, après l'amnistie. Ils eurent beaucoup d'enfants, ce qui n'est pas nécessairement signe de bonheur à en juger par les lettres accablées de Jenny à ses sœurs. Plus radical que socialiste, Longuet plaisait modérément à Marx. Lorsqu'aux obsèques de M^{me} Marx, Charles crut bon d'évoquer le drame quasi racial que fut l'union de cette protestante avec un Juif, Marx, qui détestait qu'on lui rappelât ses origines, le pria, par l'entremise de Jenny, d'éviter désormais de mentionner son nom dans ses écrits. Est-ce pour cela ? Après la mort de Jenny, les relations entre les deux sœurs et leur beau-frère veuf se dégradent, empoisonnées aussi par d'incessantes questions d'argent. Et lorsque, huit ans après la mort de sa femme, Charles a une liaison très conjugale avec une jeune Normande, ses belles-sœurs s'en offusquent et réprouvent ce reniement. Cette famille est exclusive autant qu'un club fermé ; il est aussi difficile d'y entrer qu'il est malaisé d'en sortir ; les liens affectifs se doublent d'adhésion intellectuelle et d'engagement politique et d'une allégeance quasi féodale.

Quant à Edward Aveling, il n'a jamais vraiment fait partie de la famille. Si Eleanor l'a fréquenté dès 1882, elle ne l'a aimé qu'après la mort de son père, redoutant peut-être l'hostilité prévisible de Marx à ce professeur de sciences imbu de darwinisme, adepte de la libre-pensée et du malthusianisme, ami du radical Bradlaugh qui, après la Commune, s'était dressé contre Marx et l'Internationale, amateur de poésie et de théâtre : un de ces socialistes « bohémiens » et lyriques pour lesquels Marx, homme d'ordre, avait une profonde aversion. De toute manière, il a fallu beaucoup de courage et d'amour à Tussy pour imposer son union libre (un peu forcée, et qu'elle vivra de la façon la plus conjugale) avec cet hédoniste par conviction et par tempérament, séparé d'une première épouse, et qui jouissait déjà d'une réputation douteuse. On le disait coureur de jupons, cynique, alcoolique, peu

scrupuleux en matière d'argent, éternel endetté et quémandeur indélicat. En tout cas, l'opinion de gens aussi divers qu'Hyndman, Kautsky, Liebknecht – le vieux Library si fidèle – et Olive Schreiner, intime amie d'Eleanor, était nettement défavorable. Ils la mirent en garde ; elle n'en fit qu'à son cœur. Leur liaison devient publique en 1884 ; elle va durer quatorze ans et se dénouer dans la mort. De celui qu'elle appelle le Dr Aveling, comme pour mieux souligner son autorité, Eleanor parle assez rarement, toujours sur la défensive, sinon pour le justifier ou l'excuser. Sur ce point, Engels, peu enclin au moralisme, la soutient. Du reste, militant actif, journaliste instruit, Aveling, converti, pouvait être le fer de lance du marxisme dans le mouvement ouvrier anglais : un atout à ne pas négliger.

Visages d'enfants

Au fil des pages, les vieux visages s'estompent, submergés par les photos d'enfants, dont Jenny et Laura furent si fécondes. Du temps de la grand-mère surtout, les lettres sont pleines de leurs mimiques et de leurs balbutiements. Quel régal c'est pour nous de lire chaque petite histoire et anecdote qui les concerne¹⁷ ! Leur mode d'élevage – allaitement maternel, artificiel, nourrice ? –, leur santé si délicate, leurs vêtements surtout – « la ravissante petite robe bleue de Tante Lolo », « le fameux costume de velours », « le costume marin »... –, auxquels, parfaits comédiens, eux-mêmes semblent attacher quelque importance, sont l'occasion de commentaires extasiés et émus. Voici Étienne, dit Mimi, Fouchtra ou encore Schnaps, si drôle avec son chariot : « un vrai petit singe qui imite chaque mot qu'on prononce et chaque geste qu'on fait », la petite Schnapine, la Maigriotte dont la mort culpabilise Laura. Contre l'avis de Paul, partisan de l'allaitement artificiel, elle veut nourrir elle-même son dernier-né, Marc-Laurent ; lorsqu'il dépérit à son tour, Jenny l'exhorte à prendre une

nourrice : « Écoute les conseils de Maman à ce sujet ¹⁸. » Marc-Laurent s'éteint, sans avoir eu le temps d'avoir un surnom ; et peu après, à l'âge douloureux de quatre ans, le cher petit Schnaps succombe, laissant Laura et Eleanor inconsolables. Seize ans plus tard, cette dernière écrit : « Je regarde la petite mèche de cheveux dorés qui m'est si précieuse et je me souviens ¹⁹. » Témoignage sur une mortalité infantile qui demeure à l'époque très élevée : sur neuf enfants, quatre seulement ont survécu, les enfants de Jenny – Johnny, Wolf, Par, Mémé, douce et fragile, qui finalement vivra jusqu'à soixante-dix ans, continuatrice passionnée du souvenir familial. Sur eux se reporte toute l'affection frustrée des deux sœurs.

Anniversaires, photos, reliques pieusement conservées dans des médaillons : autant de signes d'une vie familiale intense qui s'alimente aussi par les vacances communes, les visites, les conversations dont les lettres ne sont que les suppléantes.

Autour du noyau central, croisent encore bien des silhouettes à peine entrevues : oncles, tantes, cousines et cousins, dispersés aux quatre coins du monde, jusqu'au Cap, mais toujours illégitimes par l'Angleterre, cœur de la civilisation, et dont les sœurs évoquent la venue, les mariages, les tracasseries, parfois l'encombrante présence : « Si tu veux bien me décharger de quelques tantes et cousines, je t'en serai ma foi très reconnaissante... »

Le Général Engels

Ces liens familiaux dessinent un îlot privilégié de légitimité. Quoi qu'il fasse – et que n'a-t-il pas fait pour les Marx, jusqu'à endosser la paternité de Freddy Demuth, le fils naturel de Karl et d'Helene la servante, pour éviter un scandale à son ami –, Engels ne sera jamais tout à fait de la famille. Son mode de vie, beaucoup plus libre, ses amours souvent déclassées, toujours illégitimes, son